

ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE GRECQUE

διὰ χειρός Chaéréphon
(André CHARBONNET)

Ἐκδ. Παρὰ θῖν' ἄλός

ΚΑΛΗ₁ ΑΚΤΗ₁ – ΛΩΖΑΝΝΗ₁

Αἰγ'Γ'

"Les Anciens concevaient la philosophie comme un mode de vie, comme un effort concret de transformation de soi, quel que soit le contenu dogmatique de la philosophie choisie par le philosophe, et même si celui-ci était entièrement sceptique" (P. HADOT, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris 1981)



Illustration :

L'École de Platon, ou les Sept Sages, mosaïque romaine provenant de Pompéi (Naples, Musée national d'archéologie).

INTRODUCTION

On peut désigner sous le nom de "philosophie grecque" l'ensemble de la philosophie antique. Les Latins - CICÉRON, LUCRÈCE, SÉNÈQUE, APULÉE - quelle que soit leur originalité personnelle, n'ont rien changé de vraiment essentiel aux doctrines résumées ici. Au reste, l'empereur MARC AURÈLE ou le philosophe alexandrin PLOTIN, qui a vécu longtemps à Rome, écrivaient en grec, et c'est en grec qu'ARRIEN a rédigé les *Entretiens* et résumé la philosophie de son maître ÉPICTÈTE, au 2^{ème} siècle après J.C.

SOURCES

Textes originaux

Nous avons conservé de ces philosophes:

1. Deux œuvres originales qu'on peut considérer comme l'expression achevée de pensées complètes:

les œuvres de PLATON,

les cours d'ARISTOTE.

2. Des fragments, cités par des disciples, par des historiens, par des adversaires, par des auteurs d'anthologie, par des commentateurs. Exemples: le sceptique SEXTUS EMPIRICUS (milieu du 2^{ème} siècle après J.C.), l'historien DIOGÈNE LAËRCE (3^{ème} siècle après J.C.), l'évêque EUSÈBE DE CÉSARÉE (3^{ème}-4^{ème} siècle après J.C.) dans sa *Praeparatio evangelica*, JEAN STOBÉE (5^{ème} siècle) dans ses *Florilèges*, des commentateurs d'Aristote, etc.

Ces fragments, souvent peu nombreux pour un philosophe donné, sont le plus souvent très brefs. Parmi les plus longs textes continus, on peut mentionner une partie d'un poème de PARMÉNIDE, trois lettres d'ÉPICURE, une partie d'un *Hymne à Zeus* de CLÉANTHE.

3. Des œuvres personnelles et originales, mais de représentants postérieurs d'une tendance: LUCRÈCE (épicurien), SÉNÈQUE, MARC AURÈLE (stoïciens).

Des œuvres rédigées par un témoin immédiat: *Entretiens* d'ÉPICTÈTE.

Des œuvres inspirées principalement par une doctrine (les deux premiers livres du *De officiis* de CICÉRON semblent étroitement inspirés par la doctrine du stoïcien PANÉTIUS).

Des travaux de disciples, par exemple, pour l'aristotélisme, les travaux de THÉOPHRASTE.

Témoignages indirects

De plus, nous pouvons recourir:

1. aux doxographes (auteurs qui exposent diverses doctrines);
2. aux historiens, notamment DIOGÈNE LAËRCE, qui réunit sans choix critique biographies, anecdotes et doctrines;
3. aux exposés de doctrines d'autres philosophes faits par des philosophes eux-mêmes, par exemple, le premier livre de la *Métaphysique* et le premier livre du *Traité de l'Âme* d'ARISTOTE.
4. aux allusions plus ou moins expresses ou systématiques et aux exposés occasionnels de ceux qui discutent, combattent ou parfois utilisent en partie certaines doctrines - par exemple: CICÉRON, les Pères de l'Église.

Bibliographie

P. Ducassé : Les grandes philosophies (QSJ ? 47)

J.-P. Dumont : La philosophie antique (QSJ ? 250)

*Ch. Werner : La philosophie grecque (PBP 14 *)*

*Nietzsche : La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque (Idées 196 *)*

DIOGÈNE LAËRCE : Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres, I+II (GF 56 + 77)

*B. Farrington : La science dans l'antiquité (PBP 94 *)*

A. Pichot : La naissance de la science; II Grèce (Folio Essais 155)

G.E.R. Lloyd : Une histoire de la science grecque (Points Sciences 92)

*R. Joly : Hippocrate: médecine grecque (Idées 65 *)*

L. Ayache : Hippocrate (QSJ ? 2660)

H.-I. Marrou : Histoire de l'éducation dans l'Antiquité; I : Grèce (Points Histoire 56)

LES PHILOSOPHES PRÉSOCRATIQUES

C'est la première fois que la philosophie est considérée comme différente de la religion¹. C'est alors la première systématisation, la première recherche du principe universel, le premier essai d'une explication par les causes et les fins, même si cette philosophie reste très sensualiste et matérialiste.

1. LES PREMIERS "SAGES"

On trouve dans l'*Illiade* et dans l'*Odyssée* l'expression d'une certaine sagesse et de vues sur la condition de l'homme. Les *Travaux et les Jours*, poème d'**HÉSIODE** (8^{ème} siècle avant J.C.), renferment dans leur sagesse pratique des réflexions sur la justice et sur le travail.

Les pensées conservées des "**Sept Sages**" (6^{ème} siècle avant J.C.) concernent surtout la conduite de la vie et la politique de la Cité (**OLON**); seules, celles de **THALÈS** de Milet concernent la nature des choses.

La philosophie se distingue dès l'abord des explications mythiques - de la *Théogonie* d'**HÉSIODE** par exemple - par un effort de recherche des causes naturelles, et de conception naturelle et unifiée du monde. Au 5^{ème} siècle avant J.C. s'établit la notion d'univers ordonné, de **cosmos**, mais dès le 6^{ème} siècle, on constate la recherche d'explications exactes des phénomènes naturels.

Mathématiciens et astronomes d'une part, **médecins** de l'autre (**HIPPOCRATE** au 5^{ème} siècle), influencent la philosophie en ses débuts. Par ailleurs, les noms de **THALÈS**, **PYTHAGORE**, **PLATON** sont attachés à des découvertes ou à la pratique des **mathématiques**.

Cependant les fragments conservés des premiers philosophes n'ont guère le caractère de preuves ou de démonstrations. Beaucoup d'entre eux (chez **HÉRACLITE**, **PARMÉNIDE**, **EMPÉDOCLE**) frappent par leur ton oraculaire ou inspiré, par la solennité de leurs révélations.

Ce que beaucoup de philosophes blâment et raillent dans la religion (surtout **XÉNOPHANE** au 6^{ème} siècle), ce sont l'anthropomorphisme et les fables scandaleuses ou puériles, indignes des dieux et de l'ordre sacré du monde, la superstition, parfois les pratiques des mystères. Mais ces penseurs ne s'opposent guère, en général, à la religion traditionnelle de la Cité et ils invoquent fréquemment les dieux et le divin.

¹ En Perse, en Inde comme en Chine, le mazdéisme, le brahmanisme, le bouddhisme, le taoïsme ou le confucianisme sont restés très proches de la religion.

2. LES PHILOSOPHES "IONIENS"

Originaires des colonies ioniennes d'Asie, sur la mer Égée, ces penseurs du 6^{ème} et du 5^{ème} siècles sont d'abord des hommes de science: **THALÈS** de Milet (début du 6^{ème} siècle)² et **ANAXIMÈNE** de Milet (milieu du 6^{ème}) sont astronomes, **ANAXIMANDRE** de Milet (vers 575) géographe et horloger, en même temps qu'homme politique (il fut *oekiste* d'une colonie). Ils se préoccupent du fonctionnement de l'univers (**ANAXIMANDRE** et **ANAXIMÈNE** ont écrit chacun un **Περὶ φύσεως**), d'où le nom de **Physiologues** qu'on leur donne également.

S'interrogeant sur le devenir que l'on observe dans la nature, ils enseignent que le monde est issu naturellement d'un Principe matériel unique, et que cette matière est vivante (d'où le nom d'HYLOZOÏSME par lequel on désigne cette doctrine) et, ajoutent certains fragments, intelligente et divine. Le principe premier est l'eau, selon **THALÈS**, l'air selon **ANAXIMÈNE** et **DIOGÈNE** d'Apollonie (5^{ème}), le feu selon **HÉRACLITE** d'Éphèse (vers 500).

Mais **ANAXIMANDRE**, disciple et associé de Thalès, appelle déjà ce premier principe (**ἀρχή**) l'“illimité” (**τὸ ἀπείρονον**)³ et conçoit l'opposition de la limite et de l'illimité. Il affirme que l'ἀπείρονον n'a pas de principe, car il serait alors limité; il est inengendré et incorruptible; source de tout, il n'a pas pu commencer d'exister, il est l'existence éternelle; une telle existence éternelle est exigée par toutes les existences éphémères; si tout a dû commencer, rien n'a pu commencer; il faut donc au moins un éternel.

“Le principe premier par lequel le monde commence ne peut être identique à l'une des substances. Il doit être capable de donner sans cesse naissance à l'immense multitude des substances. À ce double titre, le principe doit être sans limites qualitatives ou quantitatives.”

Dès Anaximène, on voit apparaître l'opinion que les éléments se transforment les uns dans les autres par dilatation et par condensation. **HÉRACLITE** surtout conçoit le monde comme une constante lutte de principes contraires, comme une unité de principes opposés (“*le combat entre les contraires est le père de toute chose*”), donc comme un **DEVENIR** perpétuel venant du feu “*intelligent et vivant*” et y retournant. Pour lui, frappé par le changement, par les transformations du monde, il n'y a de réel que le changement: **πάντα ῥεῖ, πάντα χωρεῖ, καὶ οὐδὲν μένει**.

Par ailleurs **THALÈS** considère l'âme comme le moteur de l'univers, **HÉRACLITE** le λόγος.

² Les dates des premiers philosophes sont le plus souvent inconnues. La seule date que l'on donne indique traditionnellement l'époque de leur ἀκμή (ou *floruit*), c'est-à-dire de leur plus grande activité. Les Anciens la situaient généralement à 40 ans.

³ que l'on traduit parfois par l'“infini indéterminé”; mais pour les Anciens, l'infini n'est pas une qualité. Il vaut donc mieux traduire par “l'indéfini sans limites”.

3. PYTHAGORE

C'est un personnage à demi légendaire. Il serait né vers 570 à Samos, puis installé en Grande Grèce; initié aux mystères grecs, égyptiens et chaldéens, il est le premier à s'appeler lui-même philosophe; il est auteur de plusieurs traités sur l'éducation, la politique et la physique. Fondateur de l'ÉCOLE PYTHAGORICIENNE (jusqu'au 4^{ème} siècle, à Crotone, Tarente et autres villes de Grande Grèce), il professe que le NOMBRE est le principe de toutes choses.

Bien qu'il ne faille pas entendre cette doctrine d'une façon trop abstraite, ou faire du pythagorisme une philosophie qui substitue aux choses des relations, il est certain que les pythagoriciens ont reconnu dans les choses des relations exactes et des proportions, de même qu'on leur attribue d'avoir, après THALÈS, généralisé les proportions en géométrie et des propositions relatives aux irrationnelles (théorème de Pythagore). Ils ont établi des proportions entre les mouvements des astres et entre les longueurs des cordes sonores. Presque seuls dans l'Antiquité, ils ont admis que la terre n'était pas au centre du monde, mais tournait, avec les autres astres, autour d'un feu central.

Cette doctrine du nombre avait un caractère sacré. De même, les Pythagoriciens ont enseigné une doctrine morale et une doctrine de l'âme.

L'âme est ce qui meut (ou anime) un corps et qui se meut soi-même: "*L'âme est un nombre qui se meut soi-même.*" Différente du corps par nature, l'âme est immortelle (puisque'elle suffit à son propre mouvement), mais sujette à la métempsycose. Pour ne pas retomber constamment dans un corps, elle doit se purifier en obéissant à des règles de conduite sévères. D'où la morale, la politique (gouvernement de la Cité par leur secte) et les traditions ésotériques de cette école fermée, dont le fondateur légendaire fut plus tard adoré comme un dieu. Plus tard, au début de l'ère chrétienne, à Alexandrie, les traditions néo-pythagoriciennes produisirent diverses doctrines ésotériques.

La secte pythagoricienne

C'est quasiment une communauté religieuse, dont Pythagore est le guide spirituel. Les Pythagoriciens ont un mode de vie ascétique; ils accordent avant tout une grande attention à la pureté et à la purification; ils recommandent la pratique du silence, de la musique et des mathématiques pour former l'âme; ils s'abstiennent de manger de la viande en raison de leur croyance à la métempsycose.

Leur refus de consommer de la viande, et par conséquent de participer aux sacrifices de la Cité, leur a valu d'être souvent en butte à des attaques virulentes.

4. L'ÉCOLE D'ÉLÉE

Cette école de Grande Grèce (au sud de Paestum) est représentée surtout par **PARMÉNIDE** (vers 515-450) et par son disciple **ZÉNON** (vers 460). Mais l'inspirateur, aux dires de Platon et d'Aristote, en fut **XÉNOPHANE** (vers 530).

Xénophane

Originaire de Colophon, en Ionie, il vint en Grèce avant de s'établir à Élée; il est l'auteur d'*Élégies* et de *Silles* (Satires), et d'un **Περὶ φύσεως**.

Il affirme l'unité de toute chose, l'unité et l'unicité de l'être.

“Il n'y a qu'un seul dieu, maître souverain des dieux et des hommes, qui ne ressemble aux mortels ni par le corps, ni par la pensée: tout entier il voit, tout entier il pense, tout entier il entend; mais c'est sans aucun effort qu'il meut tout par la force de son esprit; il reste toujours immobile, en repos, en lui-même.”

Il est également très connu pour avoir le premier dénoncé la conception anthropocentrique et caricaturale que les hommes se font de Dieu.

“Les Éthiopiens disent de leurs dieux qu'ils sont camus et noirs, les Thraces qu'ils ont les yeux bleus et les cheveux roux... Oui, si les bœufs, les chevaux, les lions avaient des mains et pouvaient peindre..., les chevaux peindraient des figures de dieux pareils à des chevaux, et les bœufs des figures pareilles à des bœufs”.

Parménide

Cet élève de XÉNOPHANE, auteur d'une œuvre poétique dont il nous reste 155 hexamètres (**Περὶ οὐόντος**), serait venu à Athènes et y aurait, selon PLATON, rencontré SOCRATE jeune.

L'ÊTRE EST, LE NON-ÊTRE N'EST PAS, voilà, selon Parménide, tout ce que l'on peut dire en vérité. Impossible de penser ou de dire quoi que ce soit du non-être; ce serait poser que le non-être est. ÊTRE ET PENSER SONT UN.

Impossible, sans le non-être, de penser que l'être soit imparfait, inachevé, infini, changeant, multiple, discontinu, différent de lui-même.

L'être est UN, IDENTIQUE À LUI-MÊME, il est TOUT, donc PARFAIT, ACHEVÉ, LIMITÉ, comme une sphère, la plus parfaite des figures.

L'être est PLEIN, CONTINU, INDIVISIBLE, donc des notions telles que le nombre des Pythagoriciens, et l'espace, sont contradictoires, puisqu'elles impliquent la multiplicité.

L'être est INCRÉÉ et INDESTRUCTIBLE; il ne peut être issu du non-être, ni de lui-même. De même, l'être est IMMUABLE et IMMOBILE.

Parménide admettait bien une autre pensée, la “voie de l'opinion”, mais ce n'est précisément pas la voie de la vérité, et les textes font ici défaut.

Cette doctrine stricte paraît avoir relevé les difficultés des conceptions pythagoriciennes (le nombre) et ioniennes (impossible, en effet, de penser vraie une chose qui changerait tandis qu'on la pense, et qui serait par exemple eau, puis air ...)

Zénon

Les arguments de **ZÉNON** d'Élée, modèles de raisonnements par l'absurde, paraissent destinés à mettre en évidence les contradictions (les Apories, c'est-à-dire les impasses) auxquelles conduiraient des notions telles que le continu, le discontinu, le mouvement. On se rappellera, pour le comprendre, certains postulats de la notion d'espace, par exemple qu'entre deux points on peut toujours en déterminer un troisième, et ainsi de suite. Ainsi, pour atteindre le but, le coureur devrait d'abord parcourir la moitié du chemin, et ainsi de suite (comprenons: pour sortir de l'immobilité, il devrait déjà franchir une infinité de points).

Chez ces philosophes, l'idée d'être (non pas d'un être, mais de «l'être», verbe) est prise dans sa rigueur de vérité, nécessaire à toute pensée. Il semble alors que des notions telles que continu, discontinu, mouvement, changement, sans lesquelles on ne peut penser l'expérience, sont en elles-mêmes contradictoires. Aussi refusent-ils la réalité de la multiplicité et du mouvement; ils considèrent comme illusoires et comme simples apparences le mouvement et la multiplicité. Le seul principe est donc l'être. L'être vrai doit être trouvé non par les sens mais par la pensée.

5. PREMIÈRES SYNTHÈSES

Les philosophes du 5^{ème} siècle veulent tenir compte à la fois de l'expérience sensible, donc du DEVENIR (thèse d'HÉRACLITE) et des exigences de la pensée, de l'immutabilité et de l'identité de l'ÊTRE (thèse de PARMÉNIDE). De là diverses combinaisons:

EMPÉDOCLE

EMPÉDOCLE d'Agrigente (en Sicile, vers 490 - vers 435) est à la fois philosophe, poète, homme politique (il semble avoir été chef du parti démocratique); c'est également un thaumaturge et un véritable mage auquel on attribue toutes sortes de miracles, dont la vie est entourée de mystères et de légendes. Il est l'auteur des *Καθαρμοί* et d'un *Περὶ φύσεως*.

De **PARMÉNIDE** il retient que l'être est, qu'il ne peut naître et disparaître; d'**HÉRACLITE**, que les êtres en tant que tous commencent à être et cessent d'être, mais qu'ils sont composés de particules matérielles qui sont elles-mêmes indestructibles. Il tient les quatre substances fondamentales: terre, eau, air, et feu, pour indestructibles en leurs éléments. Toutes choses seraient formées de leurs combinaisons, engendrées par l'Amour, détruites par la Haine.

Cette doctrine des quatre éléments sera reprise et discutée par **HIPPOCRATE** et son école, dans les traités *La nature de l'homme* et *L'ancienne médecine*.

ANAXAGORE

ANAXAGORE de Clazomènes (un Ionien, né vers 500, mort en 428, qui vécut à Athènes), a déclaré le premier que "L'ESPRIT (**νοῦς**) A MIS EN ORDRE TOUTES LES CHOSES qui devaient être, qui furent, qui sont et qui seront", et affirme ainsi l'ordre et la

finalité de l'univers. Mais cette affirmation paraît n'avoir été énoncée que pour le principe des choses, en général; car, pour le détail, Anaxagore expliquait les combinaisons de façon purement matérielle, et probablement mécanique (Cf. Platon, *Phédon* 97-99). Sa théorie de l'**HOMÉOMÉRIE** (c'est-à-dire des parties semblables) paraît expliquer l'accroissement des choses par l'assimilation de petites particules homogènes, par exemple, de petites parties de sang seraient contenues dans le blé, etc... "*En toute chose, il y a une portion de toute chose*".

L'amitié de Périclès n'aurait pas préservé Anaxagore du bannissement lorsque celui-ci fut convaincu d'impiété, probablement pour avoir dit que le soleil et la lune étaient des corps plus grands qu'ils ne paraissaient, que le soleil était plus grand que le Péloponnèse.

6. LES ATOMISTES

DÉMOCRITE d'Abdère (vers 420) enseigne, après **LEUCIPPE** de Milet (vers 450), que l'univers sensible est le résultat de mouvements mécaniques de particules indivisibles (**ATOMES**) et imperceptibles. La cause du mouvement de chaque atome est le mouvement des autres atomes et ces mouvements forment les tourbillons et sont strictement déterminés.

Allant plus loin que son maître, DÉMOCRITE développe une explication atomiste de la connaissance, en réaction contre le scepticisme dû à la foule des théories contradictoires sur le cosmos, en réaction contre les **SOPHISTES** qui nient toute possibilité de connaissance. Selon DÉMOCRITE, la connaissance exige que le connaissant soit semblable ou identique au connu; de tout objet sortent donc des atomes-images ($\epsilon \iota \square \delta \omega \lambda \alpha$), qui viennent s'incorporer à l'âme connaissante pour la rendre identique au connu.

Mais en même temps DÉMOCRITE critique la valeur de la sensation, notre seule source de connaissance; en effet, les seules qualités fondamentales, celles des atomes, sont la forme, la grandeur, et la position; toutes les autres qualités (couleur, chaleur, etc.) sont secondaires; elles résultent du mouvement et des combinaisons des atomes et ne sont donc pas réelles au même degré que celles-là.

Les fragments de pensée de DÉMOCRITE sont remarquables par le sens de l'observation positive, par l'intérêt pour les faits.

7. CONCLUSION

Ainsi, du 6^{ème} au 5^{ème} siècle, les philosophes grecs cherchent à comprendre le monde dans son unité. Leurs conceptions ont parfois un caractère mystique, mais plus général que la mythologie, jamais anthropomorphiques; elles contiennent des ébauches d'explication scientifiques. Mais leurs notions de la réalité physique ne sont guère analysées (sauf chez **DÉMOCRITE**); au reste, les notions de philosophie et de science, de physique et de métaphysique ne sont pas encore établies et ne se distinguent donc pas les unes des autres.

Mais ces philosophes ont envisagé des principes généraux des transformations (concentration, dilatation), de la réalité et de la connaissance (nombres); ils ont exprimé l'expérience humaine du changement et de la lutte des contraires (**HÉRACLITE**), aussi bien que les exigences de la raison (**PARMÉNIDE**); ils ont entrevu les notions d'ordre

(ANAXAGORE), de cause, de mécanisme, de déterminisme (DÉMOCRITE). Enfin, leur sagesse paraît consister, le plus souvent, dans une vie en harmonie avec la nature.

Bibliographie de poche

J.-P. Dumont : *Les écoles présocratiques* (Folio Essais 152)

J. Voilquin : *Penseurs grecs avant Socrate* (GF 31)

J. Brun : *Les Présocratiques* (QSJ ? 1319)

Y. Battistini : *Trois Présocratiques* (Idées 158 *)

J.-F. Mattei : *Pythagore et les Pythagoriciens* (QSJ ? 2732)

P. Nizan : *Les matérialistes de l'antiquité: Démocrite, Épicure, Lucrèce* (Petite Bibliothèque Maspéro).

Les cosmogonies grecques (QSJ ?, 2882)

LES SOPHISTES

On désigne sous le nom de Sophistes plusieurs intellectuels grecs du 5^{ème} siècle avant J.C. qui, sans former une école, ont cependant en commun certaines méthodes, certaines préoccupations, leur mode de vie, leur fonction idéologique et sociale dans la Cité classique. Une de leurs innovations, qui a frappé voire choqué les contemporains, est de se faire payer, souvent cher, leur enseignement⁴.

À l'origine, le mot "sophiste" n'a rien de péjoratif. D'ailleurs les Sophistes se l'appliquaient à eux-mêmes. Étymologiquement, les sophistes sont des "professionnels de la σοφία"⁵. Et par σοφία, il faut entendre toute espèce de compétence⁶, tout ce qui donne à certains hommes la capacité d'accomplir des actes qui dépassent les capacités du commun des mortels. Puis le mot se spécialisera au sens de "compétences intellectuelles et morales"⁷. Si le σοφός est un homme habile, un savant, un sage, le σοφιστής se donne pour un professionnel de la compétence.⁸

Méprisés par les traditionalistes, suspects aux yeux des conservateurs, les Sophistes soulevaient l'admiration des foules, et attiraient de nombreux élèves. Leurs disciples préférés étaient les jeunes gens riches que tentait la politique, et qui voyaient en eux les dispensateurs d'une technique de la parole efficace, qui leur assurerait, dans le cadre de la Cité, prestige sociale et pouvoir politique.

Les hommes sont mal connus, et leurs écrits ont presque tous disparus. Les témoignages proviennent presque tous de détracteurs, ou de compilateurs tardifs et peu critiques.

Discrédités par des disciples dégénérés, caricaturés par certains philosophes (XÉNOPHON par exemple) ou par les Comiques (notamment ARISTOPHANE, qui leur assimila SOCRATE), les Sophistes ont traîné avec eux une mauvaise réputation. Mais ils furent des maîtres de sagesse, comme l'indique leur nom. C'est à l'homme et aux diverses expressions de sa vie spirituelle que s'intéressaient, en véritables humanistes, les Sophistes, bien avant SOCRATE. Ils cherchaient à acquérir sur l'homme la plus grande somme de connaissances possible, dans le but d'apprendre, puis d'enseigner l'art de bien vivre. Ils se faisaient une gloire de s'abstenir de l'étude de la nature, incertaine et inutile. Poésie, dialectique, arts, politique et religion les intéressaient. Cherchant à utiliser les ressources de la rhétorique, ils ont posé des problèmes d'éducation et surtout le problème du langage; ils furent sans doute les premiers grammairiens.

⁴ alors que dans la société aristocratique traditionnelle, les aînés se faisaient un point d'honneur d'éduquer et d'initier les plus jeunes gratuitement.

⁵ cf. γραμματιστής, κηαριστής.

⁶ Cf. l'exclamation du Cyclope (Eur. 572), en goûtant le vin d'Ulysse: Παπαῖ, σοφόν γε τὸ ξύλον τῆς ἄμπέλου "Bigre! en a-t-il du talent, le bois de la vigne!"

⁷ Hérodote (4, 95) parle du "sophiste" Pythagore.

⁸ Cf. Platon *Prot.* 312 c.

Les Sophistes ont approfondi mainte question, Ils ont distingué la loi écrite, convention humaine, et la loi naturelle et divine, non écrite, la conscience; ou bien, ils ont opposé la loi et la nature. **PRODICOS** se serait intéressé aux idées morales, **HIPPIAS** aux techniques.

PROTAGORAS D'ABDÈRE (ENV. 485 - ENV. 411)

On sait peu de choses sur ses origines et sa formation. Il jouit d'une immense réputation d'éducateur, comme on peut le voir dans le dialogue de **PLATON** qui porte son nom. Il fut l'ami d'**EURIPIDE** et de **PÉRICLÈS**, qui le chargea d'établir les lois de la colonie panhellénique de Thourioï fondée en 444. Un traité sur les dieux, très agnostique, lui aurait valu d'être exilé d'Athènes.

“Sur les dieux, je ne peux rien dire, ni qu'ils sont, ni qu'ils ne sont pas: bien des choses empêchent de le savoir, d'abord l'obscurité de la question, ensuite la brièveté de la vie humaine”.

Comme **HÉRACLITE**, il observe que tout change constamment; l'objet de la connaissance change, et, de plus, tandis qu'il observe, le sujet change en même temps. Tout est donc doublement relatif:

“L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui existent et de leur nature, de celles qui ne sont pas et de l'explication de leur non-existence”.

Ainsi **PROTAGORAS** est, le premier, attentif au problème du sujet de la connaissance. De ses écrits, assez abondants, les plus importants sont le traité sur la Vérité ou Discours démolisseurs, et les Antilogies (ou Arguments pour et contre): **PROTAGORAS** y illustre le principe selon lequel, sur tout sujet, il existe toujours deux argumentations opposées.

Toutefois, tandis qu'il critiquait la connaissance de la nature, **PROTAGORAS** a admis qu'on pouvait connaître l'homme, les traditions, les institutions, et les respecter. C'est sans doute pourquoi **PLATON** -- qui aux dires de certains auteurs anciens avait plagié **PROTAGORAS** plus d'une fois -- le respecte et lui donne la parole dans le dialogue qui porte son nom et dans le *Théétète*, où il interprète et critique à fond sa pensée.

GORGAS DE LÉONTINOI (ENV. 483 - ENV. 374)

Influencé peut-être par l'école d'Élée⁹, **GORGAS** nous est peint comme un maître de la rhétorique et du paradoxe et comme le créateur d'un style de discours. Arrivé à Athènes en 427, comme ambassadeur de sa cité, il fit sensation par le style excessif de ses discours. Il se spécialisera ensuite dans les discours d'apparat, prononcés lors des fêtes panhelléniques, marquant ainsi le début de la prose d'art. Moins soucieux de former des citoyens et des chefs politiques, il est un esthète.

⁹ On le dit élève d'Empédocle et on lui attribue des théories physiques proches de celles du maître d'Agrigente.

Amené au scepticisme par la doctrine de ZÉNON, il se plaisait, dit-on, à démontrer: 1° que rien n'est, 2° que, si quelque chose était, elle serait inconnaissable, 3° qu'il serait d'ailleurs impossible de communiquer à autrui une connaissance quelconque. GORGIAS écartait donc aussi la connaissance des idées morales qu'il jugeait tout au plus susceptibles de servir d'instruments. GORGIAS, POLOS, CALLICLÈS, THRASYMAQUE et d'autres sophistes considéraient les idées morales (vertu, justice, ...) comme arbitraires et comme autant d'instruments de domination.

PRODICOS DE CÉOS (VERS 465 - APRÈS 399)

Peut-être élève de PROTAGORAS, PRODICOS connut le succès en tant que Sophiste; il est l'auteur d'un *“Les Heures et les Saisons”*, *“De la nature”*, d'un *“Éloge de l'agriculture”*. Mais il est surtout connu, à travers les pastiches et les railleries de PLATON, comme un sémanticien pointilleux, aux distinguos subtils entre les synonymes et au souci de précision dans l'usage des mots. Il exercera ainsi une grande influence sur la langue et la pensée de nombreux contemporains. Il était aussi un moraliste austère, prônant la valeur civilisatrice et morale du travail: son apologue d'Héraclès à la croisée des chemins du vice et de la vertu est un classique du genre¹⁰.

HIPPIAS D'ÉLIS (VERS 443 ? -)

C'est l'homme-orchestre de la sophistique, le représentant accompli de la «polymathie». Il savait tout faire et tout enseigner: des mathématiques et de l'astronomie à la stylistique et la rhétorique, en passant par l'histoire; il maîtrisait aussi diverses techniques, fabriquant lui-même ses vêtements, ses chaussures et ses bijoux. Une mémoire fabuleuse couronnait le tout, aidée par un art mnémotechnique qui fit sa réputation.

Il écrivit beaucoup et sur tous les sujets. Mais nous n'avons conservé de lui que quelques fragments insignifiants. Cependant, il devait avoir plus d'envergure que le personnage vaniteux que nous présente PLATON dans les dialogues qui portent son nom, l'Hippias majeur et l'Hippias mineur, ou dans le Protagoras. Constatant que *“les lois¹¹ étant le tyran des hommes les forcent à faire beaucoup de choses contraires à la nature”*, il semble avoir été partisan du retour à la nature.

¹⁰ Xén. *Mémoires* II, 1, 21-28.

¹¹ Mais νόμος signifie aussi bien “conventions”!

AUTRES SOPHISTES

Thrasymaque de Chalcédoine

Né vers 459, il fut surtout un rhéteur, mais aussi un penseur politique réaliste et amer, défenseur du droit du plus fort, dont PLATON, au début de la République, a laissé un inoubliable portrait.

Antiphon le Sophiste

Auteur d'une espèce d'encyclopédie, appelée la Vérité, et d'un traité Sur la concorde, il mérite surtout d'être reconnu à cause de son traité Sur l'interprétation des rêves qui, joint à sa pratique d'une véritable psychologie, fait de lui un précurseur de Freud.

Il a défendu l'égalité de tous les hommes, dénoncé la distinction entre les nobles et le vulgaire, entre les Grecs et les Barbares comme étant un produit de la barbarie.

Lycophon

Il fut l'un des inventeurs de la notion de contrat social.

Critias

Cet aristocrate athénien, cousin de la mère de PLATON, ne fut pas un sophiste de métier, mais un homme politique formé à leur école. Antidémocrate, il fut l'un des Trente.

Le Sophiste, au sens traditionnel et caricatural du terme, spécialiste du raisonnement captieux et du jeu sur les équivoques, est surtout représenté par **EUTHYDÈME** et **DIONYSODORE**, personnages dont la réalité historique est discutée, et qui figurent dans l'*Euthydème* de PLATON. Leurs procédés seront analysés par ARISTOTE dans ses Réfutations sophistiques.

Conclusion

Les Sophistes ont réfléchi à la fonction du langage, de la critique, de la réflexion même, et surtout au rôle de l'homme dans la connaissance et aux conditions de la connaissance. Ce qu'ils ont exprimé de manière négative sera, pour SOCRATE, l'objet d'une réflexion méthodique dont PLATON tirera la méthode dialectique et ARISTOTE la logique et le corps des sciences. Par leurs négations, les Sophistes ont exigé que le problème moral et le problème de la connaissance reçoivent des réponses plus rigoureuses que celles des sages, des poètes et des premiers philosophes. Désormais, on appellera philosophie, une sagesse, sinon plus profonde que celle des Présocratiques, du moins plus constamment contrôlée par la

pensée et le langage, et dont les arguments seront posés comme susceptibles d'être prouvés et intégralement compris.

Les Sophistes ont ressenti fortement semble-t-il les sentiments qui agitaient Épiméthée dans le mythe créé par PROTAGORAS¹² : la nature, lors du partage initial, a laissé l'homme “*nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes*”. Cette idée de l'abandon originel de l'homme trahit une crise profonde des fondements de l'existence individuelle et sociale, et anime toute la réflexion grecque du 5^{ème} siècle avant J.C. Les dieux n'existent peut-être pas, ou s'ils existent, ils se désintéressent des hommes. Les religions ne sont qu'une projection des besoins humains, ou des instruments d'oppression au service de la morale ou de la tyrannie. Aucun autre absolu ne vient combler ce vide: les philosophes n'ont pas réussi à se mettre d'accord, les idées de justice, de vérité, changent selon les lieux et les époques.

L'homme ne peut compter en définitive que sur lui-même. Pour guider l'action dans ce monde incertain, il n'y a pas de norme universelle et intemporelle. L'ordre humain sera instable, mais c'est le seul possible: c'est l'homme qui doit créer l'homme. Le Sophiste se voit comme un homme en qui la tâche de production de l'homme par l'homme parvient à son point achevé de maîtrise et d'efficacité.

Les Sophistes ont été les premiers des sociologues, plaçant au centre de leur réflexion l'opposition de la φύσις et du νόμος (usage, croyance, convention, loi). Toutes les variantes de ce thème seront tour à tour défendues avec brio: apologie de la nature, égalitaire ou inégalitaire, face à l'artifice et à l'arbitraire des lois, ou à l'inverse, apologie de la loi, ordre surimposé par l'homme à la sauvagerie et à la violence de la nature primitive. Cette opposition est très répandue au 5^{ème} parmi tous les penseurs; elle devient opposition radicale chez CALLICLÈS du *Gorgias* de PLATON. C'est aussi un outil méthodologique dans le *Corpus hippocratique* (Nature de l'homme, Ancienne médecine entre autres); ou un élément dramatique dans *Antigone*.

Bibliographie de poche

Gilbert ROMEYER-DHERBEY: *Les sophistes*; 1985 (QSJ ? 2223)

Jacqueline de ROMILLY: *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*; 1988 (*Livre de poche, Biblio Essais 4109*)

¹² dans le dialogue de Platon du même nom.

SOCRATE

Cet Athénien (470-399) incarne la philosophie tant par la maîtrise de soi que par l'enthousiasme, tant par l'effort de réflexion que par l'exigence critique.

Vie et œuvre

Socrate n'a rien écrit; on sait que, accusé de vouloir corrompre la jeunesse et changer les dieux de la Cité, il fut, après la révolution démocratique de Thrasybule, condamné, et but la ciguë en 399. Il semble avoir fréquenté entre autres des aristocrates athéniens (Alcibiade, Platon), et certains des Trente Tyrans (Critias). Si divers que soient les trois témoignages directs (**Aristophane, Xénophon, Platon**) qui le concernent, nous pouvons en tirer une image vraisemblable. Le plus ancien de ces témoignages, la comédie *Les Nuées* d'Aristophane (423) nous assure de sa réalité historique, sinon de sa doctrine qui se trouve en partie confondue avec celle de Diogène d'Apollonie (v. chap. les Ioniens) et avec les procédés des Sophistes: “faire du discours le plus faible le discours le plus fort”. Les *Mémoires* de Xénophon et les dialogues de Platon donnent de lui une image peut-être idéalisée et lui prêtent sans doute, en partie, des doctrines plus récentes (Platon surtout, qui fait de Socrate, semble-t-il, son porte-parole).

Socrate déclare (*Apologie de Socrate* 33, etc.) n'avoir jamais enseigné ni exposé aucune doctrine. Mais il a donné l'exemple d'une attitude morale et entraîné ses interlocuteurs à pratiquer une méthode de recherche par dialogue.

L'attitude est faite de maîtrise de soi, d'endurance, de courage (*Banquet* 219...), de fidélité à soi-même, d'une certaine indifférence quant aux maux de la vie, et, d'autre part, de disponibilité, de curiosité, d'ouverture d'esprit. Enfin, on le voit obéir à son “*démon*” qui lui a donné sa mission divine (*Apologie* 28-29) aussi bien qu'aux lois de la Cité (*Criton*).

La méthode de recherche par dialogue est indirecte: Socrate procède surtout en posant des questions, souvent avec une naïveté feinte, qui le fait juger insolent. On ne comprend pas, d'abord, le sens de ses paroles; celles-ci n'ont même de valeur que pour celui qui prend la peine de les comprendre (Platon, *Banquet* 215a-c, 216d-e, surtout 221e-222a).

La méthode de Socrate

L'art du dialogue pratiqué par Socrate doit faire prendre conscience des exigences de vérité et du pouvoir que l'on possède de découvrir celle-ci.

Le dialogue revêt deux formes principales: ironie et maïeutique.

L'IRONIE

Devant un homme outrecuidant, qui croit savoir, Socrate feint de se faire enseigner; il amène ainsi, par ses questions, son interlocuteur à se contredire et, ce qui est mieux, à prendre de lui-même conscience de la complexité d'une question, à se rendre compte de son ignorance (*Euthyphron*). L'homme pourra alors en venir poser correctement

les problèmes, il saura qu'il faut réfléchir méthodiquement afin de prendre possession personnellement de ce que jusque là, il croyait savoir sans y avoir vraiment réfléchi.

Cette méthode implique l' "ignorance socratique" (cf. *Apologie* 20...) exprimée par l'adage: "Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien"; elle implique aussi la tâche essentielle dont Socrate avait fait sa devise: "**Connais-toi toi-même**".

LA MAÏEUTIQUE

Si l'interlocuteur est timide, Socrate l'interroge de telle manière et dans un ordre tel qu'il peut, par réflexion, trouver la réponse et, de réponse en réponse, atteindre la vérité (Platon, *Ménon* 80-85). Chacun, en effet, possède en lui-même, de façon confuse, quelque chose de la vérité, mais non pas la vérité dans toute sa clarté; la découverte de la vérité dépend de l'art d'interroger, ou de s'interroger soi-même. Ainsi, Socrate pratique l'art d'accoucher les esprits, la maïeutique (*Théétète* 148, 150, etc.).

Remarques

- 1) Les deux méthodes sont des méthodes d'éveil, de provocation (*Ménon* 79e), d'étonnement (*Théétète* 155...), de conversion (*République* 518c-d, etc.).
- 2) L'ironie amène à poser des problèmes, la maïeutique à trouver en soi-même la réalité de la pensée; elle est déjà une sorte de réflexion.
- 3) On ne doit pas se représenter un dialogue entre un interlocuteur "savant", qui serait toujours Socrate, et un ignorant, mais plutôt entre deux ignorants: Socrate aussi doit prendre conscience, et c'est ce que, sincèrement, il cherche à faire par le dialogue.
- 4) La pensée est un dialogue avec soi-même. Aussi le terme "Dialectique", qui désigne d'abord l'art de dialoguer avec autrui selon une méthode, désignera-t-il aussi, chez PLATON, le progrès de la pensée.

But de la méthode de Socrate

- A. La pensée: il s'agit moins d'acquérir des notions que de prendre conscience de la valeur de la réflexion, et de l'efficacité de la pensée dans la conduite de la vie.
- B. Les notions: cependant, cette méthode amène aussi à définir des notions générales (dites plus tard concepts). Socrate y parvient en partant d'exemples très différents les uns des autres, qu'il réunit patiemment. Ce procédé d'énumération se nomme aussi induction (sens large). ARISTOTE déclare (*Métaphysique* XIII, 4, 1078 b 27-30) que Socrate a découvert "les discours inductifs et la définition générale".
- C. La vie pratique (c'est-à-dire la vie morale): en fait, Socrate (tel que Platon le met en scène), cherche surtout à définir des idées morales: «vertu», «courage», «amitié», «justice», «piété», qui concernent la conduite personnelle et les relations entre les hommes, ou encore des idées d'activités: les «procédés des Sophistes», l'«éducation», le «discours», ou des idées d'agents: le «politique», le «philosophe», le «sophiste».
- D. La morale intellectualiste: Socrate passe pour avoir admis le premier qu'une notion claire des idées morales entraînait leur mise en pratique et que, comme Descartes le dira plus tard, "il suffit de bien juger pour bien faire". Du moins, cette condition est-elle

indispensable à la pratique de la vertu. La vertu est donc une science. Le mal ne résulte, alors, que de l'obscurité et de la confusion de la pensée, de l'erreur. L'homme ne cherche jamais que le bien, et, s'il fait le mal, c'est par erreur, par confusion de la pensée; PLATON peut faire dire à Socrate que NUL N'EST MECHANT VOLONTAIREMENT (Cf. *Lois* IX, 860d).

- E. Dans les dialogues de PLATON, Socrate est aussi le défenseur de la théorie des Idées qui, de l'avis le plus général, est propre à PLATON. Selon XÉNOPHON, d'autre part, Socrate aurait défendu une théorie finaliste de l'ordre et de l'harmonie de la nature. La valeur de ces témoignages est discutée par les interprètes actuels. Sans doute, Socrate n'a-t-il pas été ce que nous appelons un "moraliste" et un "logicien", mais il est tout aussi douteux qu'on puisse lui attribuer une doctrine métaphysique exposée systématiquement.

Bibliographie de poche

J. Brun : *Socrate* (QSJ ? 899)

PLATON

Vie

Platon (427-347), Athénien de haute naissance, a été le disciple de Socrate dont il a fait l'exemple de la pensée, le modèle de la conduite et le porte-parole de sa propre philosophie avec une piété constante. On pense que la mort de Socrate a décidé de la vocation philosophique de Platon (cf. *Lettre 7*). Après cet événement, Platon aurait voyagé, tout au moins dans la Grande Grèce où il aurait noué des relations avec des PYTHAGORICIENS.

Revenu à Athènes, il fonda une école, appelée l'**ACADÉMIE**, du nom des jardins où elle se trouvait. On y étudiait les mathématiques et la dialectique. On y aurait formé des conseillers politiques recherchés par les tyrans. Platon, qui était de famille très ancienne, n'a joué aucun rôle politique dans sa propre cité. Il a - presque certainement -, par l'influence de son disciple Dion, donné des conseils à Denys le Jeune, tyran de Syracuse. L'échec final de cette entreprise politique a peut-être amené le philosophe, dans sa dernière œuvre, *Les Lois*, à étudier de plus près les conditions de la vie politique de son temps.

Œuvres

Sauf quelques lettres, dont l'authenticité est discutée, et l'*Apologie de Socrate* (discours prononcés par Socrate lors de son procès), toutes les œuvres de Platon sont des dialogues. Socrate y paraît toujours, sauf dans les *Lois*, et y joue le plus souvent le rôle principal.

On distingue actuellement quatre groupes de dialogues:

A. Œuvres du début:

L'APOLOGIE DE SOCRATE et plus d'une douzaine de dialogues relativement courts, souvent très vivants, dont l'objet est de déterminer une activité ou une idée morale. Socrate y paraît au premier plan et on les nomme souvent "dialogues socratiques".

Exemples: *Le petit HIPPIAS* (du faux), *le Grand HIPPIAS* (du beau), *PROTAGORAS* (les sophistes), *EUTHYDÈME* (le disputeur).

ION (sur l'Iliade), *MÉNEXÈME* (l'oraison funèbre).

ALCIBIADE (de la nature de l'homme), *LACHÈS* (du courage), *CHARMIDE* (de la sagesse), *LYSIS* (de l'amitié), *EUTHYPHRON* (de la piété), *CRITON* (du devoir).

Ironie et maïeutique, polémique, parodie et véritable recherche apparaissent, souvent mêlées, dans ces premiers dialogues (les sous-titres remontent aux éditions faites à Alexandrie; certains sont approximatifs).

Dans d'autres dialogues de ce groupe, un peu plus longs, apparaît la théorie des Idées:

GORGIAS (de la rhétorique), *MÉNON* (de la vertu), *CRATYLE* (de la rectitude des mots)- ce dernier met en scène le philosophe héraclitéen Cratyle, dont Platon avait peut-être été d'abord l'élève.

B. Œuvres de la maturité, où est exposée la théorie des Idées:

Quatre dialogues, les plus célèbres:

LE BANQUET (de l'amour)

LA RÉPUBLIQUE (de la justice)

PHÉDON (de l'immortalité de l'âme)

PHÈDRE (de la beauté)

C. Dialogues dits "critiques", où la théorie des Idées est discutée et approfondie.

THÉÉTÈTE (de la science)

PARMÉNIDE (des Idées)

LE SOPHISTE (de l'être)

LE POLITIQUE (de la royauté)

PHILÈBE (du plaisir).

D. Œuvres de vieillesse:

TIMÉE (dialogue cosmologique surtout)

un fragment de *CRITIAS*

LES LOIS (inachevé).

Les titres et les sous-titres de ces dialogues montrent la variété de l'œuvre de Platon et font comprendre qu'elle n'est pas un exposé systématique et didactique, mais un modèle de réflexion philosophique, et de réflexion en commun.

Tradition et éditions

Éditées dans l'Académie, et plusieurs fois à Alexandrie, ces œuvres ont été connues en Occident (où, au Moyen Âge, on ne connaissait que le *Timée*) à la veille de la Renaissance. Le *Banquet* avait déjà influencé Dante et Pétrarque. À la fin du 15^{ème} siècle, **Marsile Ficin** traduisit les dialogues en latin. Parmi les éditions, celle d'**Henri Estienne** (1578) sert encore de référence universelle pour la pagination. Les dialogues y sont groupés selon les manuscrits (byzantins, du 9^{ème} siècle) qui reproduisent le classement des éditions d'Alexandrie, ordre conservé par la plupart des éditions modernes.

Cependant, depuis 1867 (Campbell) on a cherché à grouper les dialogues dans l'ordre chronologique (selon les groupes distingués ci-dessus), grâce à de rares données historiques, à quelques allusions d'un dialogue à l'autre, et surtout grâce à des caractères stylistiques¹³.

Les Problèmes de la réalité et de la connaissance au temps de Platon

L'expérience sensible nous montre un monde toujours changeant et instable, un DEVENIR (**HÉRACLITE**). La pensée exige, avec la vérité, l'unité, l'identité, l'éternité de l'ÊTRE (**PARMÉNIDE**), mais ces exigences paraissent rendre impossible l'application de la pensée au monde et à la vie.

De plus, si le témoignage des sens est faux et qu'il n'y a pas d'autre source de connaissance, on devra

- ou bien tâcher de concilier ce témoignage avec les exigences de la pensée rationnelle; alors, par analyse, on supposera derrière les impressions sensibles mouvantes un mécanisme déterminé de particules non sensibles, les atomes, dont toutes les propriétés seraient rationnelles (c'est déjà l'idée de **DÉMOCRITE**).

- ou bien mettre en doute toute connaissance (**SOPHISTES**).

Or, contre les SOPHISTES, SOCRATE a montré que toute connaissance a pour condition la définition et l'idée générale. Si un tel procédé est possible, un autre genre de problèmes se pose alors: d'où vient l'idée générale, comment peut-elle correspondre quelque chose de réel, d'où vient le pouvoir de la définir ?

La connaissance: théorie de la RÉMINISCENCE

D'où viennent les connaissances que la maïeutique de Socrate permettait à l'homme de retrouver en lui-même ? Platon admet (*Ménon* 80d-86c) qu'elles sont innées en l'âme et ajoute (cf. *Phédon* 72) qu'elles ont été acquises dans une vie antérieure, alors que l'âme, pure de tout corps, pouvait contempler directement les essences des choses, les IDÉES qui sont ses véritables objets (*Phédon* 78...). Des copies des Idées, des notions sont demeurées dans l'âme lorsque celle-ci s'est trouvée enfermée dans un corps et, par conséquent, obnubilée par les impressions sensibles. L'âme, liée au corps, ne voit plus le réel que confusément car les impressions sensibles rendent flou ce qui était clair pour l'intelligence.

Prise à la lettre, cette théorie - peut-être d'origine pythagoricienne - impliquerait la métempsycose. Mais elle signifie surtout que l'âme possède une vérité propre, qu'il existe une connaissance non sensible, plus vraie que la connaissance sensible, et qui permet de comprendre celle-ci (comment aurions-nous quoi que ce soit de vraiment durable, d'éternel, dans un monde où tout change ? Cf. *Phédon* 72-77, *Phèdre* 246d, 247e, 249, *Cratyle* 439c-440b)

Sous cette forme particulière, cette doctrine affirme principalement l'innéité soit des idées, soit du pouvoir de connaître. L'essentiel s'en retrouvera chez SAINT AUGUSTIN (*Confessions* X), chez Descartes notamment.

¹³ On trouve cet ordre dans l'édition des Belles Lettres et dans la traduction de la Pléiade.

La réalité des Idées

La réalité, ce sont les IDÉES que l'âme contemple directement lorsqu'elle est séparée du corps. Mais lorsque, enfermée dans un corps, l'âme s'en purifie par l'ascétisme et par l'exercice de l'intelligence, elle peut, malgré les impressions sensibles et par ses propres forces, par la raison, parvenir à l'intuition des Idées (*République* VII, l'allégorie de la caverne). Elle doit, pour cela, se détourner de la connaissance sensible et de l'opinion pour s'adonner aux mathématiques et à la dialectique qui la rendent capable d'intuitions vraies.

Les Idées sont donc à la fois la cause de l'existence des choses et la cause de la connaissance des choses. L'effort qu'il accomplit pour les approcher est ce qui permet à l'homme de se connaître lui-même.

Platon distingue (*République* 509d-511) deux sortes principales de connaissance: l'“Opinion” (sensible: δόξα) et la “Science” (intellectuelle: ἐπιστήμη, qui s'occupe des intelligibles: νοητά). Chacune de celles-ci est subdivisée en deux: dans l'“opinion”, ou connaissance sensible, on distingue la “conjecture”, connaissance indirecte d'une chose sensible par son image, par son reflet (εἰκασία), et la “croyance”, connaissance directe d'une chose sensible (πίστις). Dans la “science”, on distingue la connaissance discursive, par raisonnement (διάνοια) et l'intuition intellectuelle, la contemplation (νόησις).

δόξα ὁρατά		ἐπιστήμη νοητά	
εἰκόνες	ζῆα	τὰ μαθηματικά	τὰ εἰσθη
εἰκασία	πίστις	διάνοια	νόησις

Et Platon établit la “proportion”: ce que la “croyance” sensible (c'est-à-dire la sensation directe) est à la conjecture indirecte, la “science” dans son ensemble l'est à l'“opinion” dans son ensemble, et l'intuition intellectuelle, la contemplation, l'est au raisonnement discursif.

La νόησις, forme supérieure de connaissance, procède de deux façons: par la dialectique ascendante (συναγωγή), elle remonte des objets à l'Idée du Bien; par la dialectique descendante (διαίρεσις), elle explique toute chose à partir de l'Idée du Bien.

Caractères des Idées. Problèmes que pose cette doctrine

- Idée signifie image, mais ce mot est pris ici au sens de modèle, non de copie. Chaque Idée est patron, source, cause, essence d'un genre de choses dont il peut exister de multiples exemplaires. L'Idée est unique, éternelle, immuable, parfaite, comme l'Être de PARMÉNIDE; elle EST (*Phédon* 75d, *République* 490b, 507b, *Phèdre* 247e). Les choses dont elle est la cause sont multiples, temporelles, changeantes, inachevées, imparfaites; elles sont le DEVENIR d'Héraclite (Exemple: Le CHEVAL - les chevaux, un cheval, ce cheval, etc....). C'est en opposant aux impressions sensibles changeantes le caractère stable de nos notions

que PLATON fait comprendre que celles-ci ne peuvent venir de l'expérience sensible, mais doivent être la trace, dans notre esprit, de la réalité des Idées. Ainsi, l'idée d'«égalité» (*Phédon* 65d, 75c, etc.), celles du «pair», du «chaud», du «froid», du «grand» ou du «petit», etc....

- Chaque Idée fait l'unité et la réalité de toutes les choses sensibles de son genre. Les Idées sont donc elles-mêmes multiples (point longuement discuté dans les dialogues critiques); il y en a de tous les genres, et aussi bien des choses sensibles (exemple: «le lit», *République* X) que des qualités sensibles («le froid» et «le chaud», «le doux» et «l'amer»), des qualités intelligibles et mesurables («le grand», «le petit»), des notions géométriques («la ligne», «la circonférence», «l'angle»), des valeurs morales («la justice», «le sacré», «le courage», «la pitié»). Plus tard, PLATON, s'attachant à l'étude des Idées les plus générales, en serait venu à ne plus considérer que les nombres. Cette science se perpétua dans l'Académie.

- Il faut toutefois se rappeler constamment que les Idées sont la réalité même; tout en étant générales, et donc non sensibles, non matérielles, elles sont concrètes, c'est-à-dire uniques et inépuisables, elles existent; elles renferment une puissance infinie (v. ci-dessous). On ne les confondra donc pas avec le concept (idée générale dans notre esprit), qui est abstrait, n'existe pas, reste un pur schéma. La notion de concept est difficilement utilisable ici, car elle n'a été élaborée que plus tard, par ARISTOTE, sur la base d'une autre théorie de la réalité et de la connaissance. (On peut dire cependant que, pour un platonicien, le concept serait une copie schématique et appauvrie de l'Idée contemplée, copie à laquelle nous reporterions provisoirement l'expérience du sensible.)

- La multiplicité des Idées, dont chacune est une perfection, pose des problèmes, d'abord parce que la multiplicité est elle-même une imperfection, ensuite parce que, s'il y a des Idées de toutes choses, peut-il y avoir des Idées des choses dont l'essence même paraît être l'imperfection (par exemple, les «ténèbres», la «boue», etc....).

D'autre part, l'imperfection du monde sensible pose le problème de la réalité du non-être (cf. ci-dessus, l'école d'ÉLÉE). Ce problème est particulièrement aigu si l'on considère l'imperfection des hommes, et surtout l'erreur, et le fait qu'il existe des hommes, les Sophistes, dont l'art paraît être de tromper, d'enseigner à tromper, d'engendrer l'erreur.

Ces points seront longuement discutés dans les dialogues critiques, les premiers dans le *Parménide*, le suivant dans le *Sophiste*.

Le Monde Intelligible et l'Idée du Bien

Les Idées constituent un Monde, le Monde Intelligible, que PLATON appelle divin. Elles forment entre elles une harmonie subordonnée à l'Idée du Bien, ou elles sont subordonnées les unes aux autres selon une hiérarchie dont le sommet est l'Idée du Bien. Toutefois, l'Idée du Bien est d'un ordre supérieur aux autres Idées; elle est "par delà les Idées" (*République* 507- 509b, 517).

Parce que l'Idée du Bien donne aux Idées l'unité d'un ordre, elle est la cause de leur existence (c'est-à-dire du fait qu'elles sont distinctes les unes des autres) et par suite de l'existence de toute chose. Mais elle est aussi la cause de la connaissance des Idées et, par suite, de toute chose. Comme le Soleil donne aux choses vie et réalité, et les fait connaître par sa lumière, ainsi l'Idée du Bien est cause de la réalité et de la connaissance des Idées; identique au Vrai, l'Idée du Bien est le Soleil du Monde Intelligible (*République* 507-509) et le Beau est la splendeur du Bien.

Ainsi, la connaissance et ce que nous appelons les "Valeurs" sont un avec l'Être.

L'existence du monde sensible

Si les Idées sont la réalité même, le sensible n'est qu'apparence; plutôt que de s'interroger à son sujet, mieux vaut s'en délivrer et ramener l'âme à la contemplation des Idées.

Mais on peut aussi considérer que le monde sensible constitue un degré inférieur de l'être; il n'est pas inutile de le comprendre, ne fût-ce que pour mieux s'en défendre. On comprendra le sensible par l'Intelligible qui en est la cause.

On peut interpréter de quatre manières ce que PLATON dit du rapport de l'Intelligible et du sensible:

A. Le sensible existe dans la mesure où il participe à l'Intelligible.

Le cheval existe parce qu'il "participe" à l'Idée de Cheval. Ombre, image reflet, la chose sensible n'existe, si peu que ce soit, que par l'Idée qu'elle représente. Telle est la théorie principale de Platon. (*Phédon* 99-105, *République* 504-509, etc.).

B. Le sensible existe dans la mesure où il imite l'Intelligible, non seulement parce qu'il en est l'image changeante - "*le temps est l'image mobile de l'immobile Éternité*" (*Timée* 37d-) mais parce qu'il s'efforce de lui ressembler (*Banquet* 201-209, *Phèdre* 244, 249-253).

Cette conception implique, dans les choses sensibles, un certain pouvoir qui les porte à imiter le Réel, une spontanéité. Cette imitation étant plus ou moins parfaite, les choses sensibles sont plus ou moins ce qu'elles sont, plus ou moins achevées.

Cette théorie est plus importante encore pour l'âme que pour les choses sensibles. Elle exprime l'activité humaine, la vie de l'âme, son effort pour devenir elle-même en imitant l'Intelligible et en se purifiant.

L'aspiration qui dirige l'âme vers la réalité intelligible et parfaite est l'Amour supérieur qui devient désir du Bien lorsqu'il n'est pas troublé par le corps. Cette théorie, complémentaire de la précédente, se trouve surtout dans le *Banquet*.

Cette doctrine de l'Imitation, essentielle elle aussi, doit être jointe à la précédente, celle de la Participation. Elle fait comprendre que l'Idée est créatrice par sa bonté et par sa vérité: toute chose doit être elle-même le plus possible, c'est-à-dire ressembler à son modèle unique et éternel. C'est donc comme cause finale (comme but) que l'Idée agit.

Cette notion de la finalité est la plus profonde. Spinoza pourra critiquer vivement la finalité puérile, anthropocentrique, qui nous porte à faire de l'homme le but de l'univers, mais il ne désavouera pas l'idée que chaque chose est le plus possible conforme à son essence.

C. Le sensible émane de l'Intelligible comme les rayons du soleil.

Cette interprétation, discutable (elle risque de faire confondre la "lumière" et l'objet éclairé beaucoup plus que Platon ne le faisait), vient surtout du Néoplatonisme (v. ci-dessous). Mais elle exprime bien à quel point la conception platonicienne est éloignée de l'idée de création.

D. Le sensible existe parce qu'un artisan divin, le Démon, l'a façonné sur le modèle des Idées.

Platon ne présente cette théorie que dans le *Timée* (notamment 28-43). Elle exprime l'action efficace d'un être surnaturel qui façonne les choses et les âmes; en cela, elle s'oppose à l'interprétation précédente.

Cependant, cet être surnaturel, le D miurge, c'est-à-dire l'artisan divin, ne fait que mettre en ordre une matière déjà existante, un chaos; de plus, ce n'est pas de lui-même que le D miurge tire les formes et l'ordre qu'il donne aux choses, car il façonne les  mes et les choses à l'image des Idées. Cet "artisan divin" n'est donc pas un dieu créateur, tout puissant, qui créerait *ex nihilo*.

Un réalisme des Idées

Telle est la conception de PLATON: les Idées sont plus réelles que l'acte qui les pense; elles ne sont pas cr ees; au contraire, ce sont elles qui produisent en nous la pensée. Ce sont elles aussi, qui, subordonnées à l'Idée du Bien, produisent dans le monde l'ordre, la finalité et l'aspiration à la perfection.

Nature et immortalité de l'âme

D'une part, l'âme est vivante et communique le mouvement et la vie (*Phédon* 105-107, *Phèdre*), ainsi que l'enseignaient les PYTHAGORICIENS; d'autre part, elle est l'esprit, l'Intelligence. Son activité propre est de connaître les Idées (cf. *Phédon* 78..., *République* VII), le Bien. Elle est donc absolument différente du corps en compagnie duquel elle se trouve en quelque sorte exilée, en prison (*Phédon* 65-67).

L'âme est immortelle parce qu'elle se meut elle-même (*Phèdre* 245c, etc.), ou encore parce que nous la voyons survivre même à sa propre méchanceté, à son injustice, contraire pourtant à sa vraie nature (*République* X, 608c-610, 614a, 621d).

C'est par leur enchaînement et leur progrès que les quatre arguments du *Phédon* doivent faire comprendre l'immortalité:

- a) la vie et la mort alternent, comme tous les contraires.
- b) la réminiscence prouve que l' me a déjà vécu antérieurement à cette vie (v. ci-dessus).
- c) mieux, l'âme est indestructible parce qu'elle est simple et non composée, donc indissoluble. En effet, le propre de l'âme est de connaître les Idées; elle leur ressemble donc en tout; comme elles, elle est simple et, par conséquent, éternelle.
- d) enfin, puisque l' me communique la vie, c'est que la Vie est sa nature propre, qu'elle participe essentiellement à la Vie.

Si la succession progressive de ces arguments intellectuels ne suffit pas à convaincre la raison, du moins prépare-t-elle l' me, en la fortifiant, en la concentrant, en la purifiant, à courir le "beau risque" (*Phédon* 114d) de croire à son immortalité et à contempler la vérité.

Destinée et éducation de l' me

L'âme doit se purifier pour se dégager du corps et pour devenir vraiment elle-même (*Phédon*, *Phèdre*, *République* 611...). Pour se purifier, elle doit se détourner du corps et de tout ce que le corps lui donne à connaître, lutter contre les désirs, les passions; en même temps, elle doit augmenter son activité propre en s'entraînant aux mathématiques et à la dialectique (cf. ci-dessus sur le rôle des arguments du *Phédon*).

Les principaux mythes (*Gorgias*, *Phédon*, *République* X) et les plus célèbres allégories de Platon (celle de la caverne *République* VII 514-517, et celle de l'attelage, *Phèdre* 246 ab, 253 c-e) concernent l'éducation et la destinée de l'âme.

Le bien suprême de l'âme est de contempler la Vérité; pour y parvenir, l'âme doit se concentrer: “*Il faut aller à la Vérité avec toute son âme*” (*République* VII, 518c).

Âme et corps; fonctions de l'âme; vertus morales et politiques

Mais, en cette vie, la vertu suprême de l'âme est surtout la justice, d'ailleurs inséparable de la vérité (cf. *République*). En effet, liée au corps, l'âme apparaît composée: désir (dans le ventre), force morale (dans la poitrine), intelligence (dans la tête). L'âme est donc un ensemble de fonctions et chaque fonction a sa vertu propre. La vertu propre du désir est la modération; celle de la force morale, le courage; celle de l'intelligence, la sagesse; mais la sagesse fait régner, entre les parties de ce composé, la JUSTICE qui, seule, en assure l'harmonie et l'unité. Cf. la *République* dont le premier livre est consacré à un dialogue sur la justice; tout le développement de l'éducation individuelle et politique part de l'idée de justice (434c - 444a).

De même, dans la Cité, organisme semblable à l'homme (*République* 368-369), la modération est la vertu des producteurs (paysans, artisans, commerçants) qui font vivre l'État; le courage est la vertu des guerriers qui le défendent; la sagesse est la vertu des magistrats qui le gouvernent avec justice et font régner l'harmonie. Tout y est prévu pour le bien commun (*République* III-V). C'est à la fois le premier communisme théorique et une imitation de certains traits de constitutions de cités grecques (Sparte par exemple).

Une telle organisation suppose l'éducation de chacun et l'orientation vers ses fonctions. Dans l'éducation (*République* 377-412), la gymnastique assure la maîtrise de l'âme sur le corps, tandis que la musique est la culture des sciences en général. Mais les sciences seules préparent l'âme à la dialectique qui lui permet d'élargir son intuition et de parvenir à la contemplation. En général, d'ailleurs, l'éducation reste socratique. PLATON se fait une idée très élevée des devoirs du magistrat, dont il décrit soigneusement la longue éducation (*République* VII). De même, il exalte la puissance des lois (*Criton*, les *Lois*).

Comme toutes les idées de Platon sur la réalité temporelle, sa doctrine politique et pédagogique est subordonnée à la théorie générale des Idées.

Bibliographie de poche

Œuvres complètes, 7 vol. (GF 4, 75, 90, 129, 146, 163, 203)
Apologie - Criton - Phédon (Folio Essais 9 / LP 4615)
Le Banquet (LP 4610 / Idées 282 / Folio Essais 83 / Agora 110)
Euthydème (GF 492)
Gorgias (GF 465)
Ion (GF 529)
Lettres (GF 466)
Ménon (GF 491)
Parménide (GF)
Phédon (GF 489)
Phèdre (GF 488 / Agora 111)
Protagoras - Gorgias (Idées 426)
Protagoras (+ dossier: LP 4616)
République (Folio Essais)
Sophiste (GF)
Théétète (GF)
Timée - Critias (GF 618)

J. Brun : Platon et l'Académie (QSJ ? 880)

Fr. Châtelet: Platon (Folio Essais 115)

Geneviève Droz: Les mythes platoniciens (Points Seuil, Sagesses 43)

Abel Jeannière: Platon (Seuil, Écrivains de toujours)

ARISTOTE

Vie et œuvre

Aristote (384-322), de Stagire en Macédoine (dit le Stagirite), fut vingt ans, à Athènes, l'élève de Platon. À la mort de celui-ci, il enseigna trois ans en Asie mineure; ensuite, il fut précepteur d'Alexandre, prince royal de Macédoine. Après la mort de Philippe, lorsqu'Alexandre partit (334) en campagne, Aristote retourna dans Athènes asservie. Il y fonda une école, le LYCÉE, dite école péripatéticienne. Obligé de fuir Athènes après la mort d'Alexandre le Grand (323), Aristote se retira dans l'île d'Eubée, à Chalcis, où il mourut. Il est impossible d'établir si Aristote a joué un rôle politique.

Autant Platon était mathématicien, autant Aristote s'est attaché à l'étude de la nature. Observateur méthodique, grand amateur de collections, il a commencé d'utiles travaux de botanique et de zoologie, que son école a poursuivis (THÉOPHRASTE). Il a dirigé des enquêtes et des travaux d'érudition historiques et de science politique.

Créateur de la logique théorique, il a fondé sur des bases philosophiques l'abstraction, la classification, le raisonnement. Il s'est aussi constamment attaché à l'étude du langage. Dans tous les domaines, il a tâché, par induction, de tirer de l'expérience des vues générales. Car "il n'y a de science que du général".

L'œuvre littéraire d'Aristote, écrite à l'intention d'un public étendu, est presque toute perdue; peut-être est-elle antérieure à l'œuvre d'enseignement et peut-être est-elle plus proche de la pensée de Platon. L'œuvre conservée partiellement, sous la forme où elle a été regroupée plus tard - au 1^{er} siècle avant J.C., par ANDRONICUS de Rhodes, - consiste en un ensemble de cours. Elle comprend:

- l'ORGANON (l'instrument): 6 livres de logique.
- la MÉTAPHYSIQUE, 14 livres traitant ce qu'Aristote nommait "Philosophie première", et appelés plus tard "les livres qui suivent la physique" à cause de leur place dans une collection d'écrits d'Aristote au 1^{er} siècle avant J.C.; cette appellation a été consacrée parce qu'elle peut signifier aussi que ces livres traitent de ce qui est "au delà de la nature".
- la PHYSIQUE: 8 livres, auxquels s'ajoutent des traités spéciaux, par exemple *De la génération et de la corruption*, *Du Ciel*, *Les Météorologiques*.
- divers ouvrages de biologie: *De la génération des animaux*, *L'histoire des animaux*, *Les parties des animaux*.
- le TRAITÉ DE L'ÂME et des opuscules (notamment sur la mémoire, la sensation, les songes, le sommeil).
- trois traités de morale; le plus célèbre est l'ÉTHIQUE À NICOMAUQUE.
- une POLITIQUE - et des études sur la constitution de 158 États grecs, dont on n'a retrouvé que la "*Constitution d'Athènes*".
- une RHÉTORIQUE.

- une POÉTIQUE.

De cette œuvre, deux problèmes seulement seront exposés ici: la RÉALITÉ et l'ÂME. On pourra comparer les conceptions d'Aristote à celles de Platon, d'autant plus utilement que leur influence sur la philosophie, les arts, les lettres et les sciences s'étend jusqu'à nos jours en deux courants qui parfois s'opposent et parfois s'unissent (notamment au 13^{ème} siècle et à la Renaissance).

La LOGIQUE sera traitée séparément, dans une autre perspective, mais ses principes et ceux de la connaissance sont inséparables de la conception aristotélicienne de la réalité.

LA RÉALITÉ

Science et philosophie

IL N'Y A DE SCIENCE QUE DU GÉNÉRAL. En toute chose, la science cherche l'essence, le général, et non pas l'accident, le cas spécial. Partant de l'expérience, la science établit par induction les causes des choses.

Tandis que les diverses sciences envisagent l'être (c'est-à-dire tout ce qui est) chacune sous un aspect bien déterminé (espace, temps, mouvement), la métaphysique considère l'être en général. Elle étudie donc les causes les plus générales et les plus profondes, les CAUSES PREMIÈRES de l'être en général, et non pas de l'être sous un certain aspect: "SCIENCE DES CAUSES PREMIÈRES DE L'ÊTRE EN TANT QU'ÊTRE".

Platon et Aristote

Selon Platon, seules les Idées, immuables et éternelles, sont réelles; le monde temporel et sensible n'en est que le reflet; les Idées sont la cause des choses et l'on ne peut rien connaître que par elles.

Aristote critique ce dualisme inutile, qui fait reporter dans le monde intelligible, sans pour cela les résoudre, toutes les difficultés que nous rencontrons dans la connaissance du sensible, en particulier les problèmes de l'un et du multiple (Cf. école d'Élée; et chap. précédent: Caractère des Idées):

A. quant à la connaissance, selon Aristote, la sensation est la matière indispensable de toute connaissance, mais notre pensée en dégage les essences des choses.

B. quant à l'être, au lieu d'être des Idées transcendantes, ces essences constituent, dans le monde même, la réalité des choses; le même terme, Idée ou Forme, dont Platon se servait pour désigner les réalités transcendantes du Monde Intelligible, désigne chez Aristote l'essence en tant qu'elle fait de chaque chose ce qu'elle est; on traduit alors ce terme de préférence par forme. C'est la forme (non la forme sensible, extérieure, mais l'essence) qui, de possibles inconsistants fait les choses telles qu'elles sont, réelles, en Acte.

La puissance et l'acte; les quatre causes en général

Il faut distinguer l'être inachevé et l'être achevé, la substance, qui existe réellement. Inachevée, une chose peut encore être ceci ou cela; elle est encore "EN PUISSANCE", c'est-à-dire qu'elle reste une possibilité, qu'elle est virtuellement ce qu'elle sera une fois achevée. Achevée, la chose est dite "EN ACTE".

Pour rendre compte de la réalité - de l'être - de quelque chose, il faut considérer quatre sortes de causes: la MATIÈRE, la FORME, la CAUSE EFFICIENTE (le MOTEUR), la FIN.

La MATIÈRE est ce qui peut devenir ceci ou cela, mais n'est pas encore déterminé; elle est donc, par excellence, l'ÊTRE EN PUISSANCE (exemples: l'airain de la statue, la cire du cachet).

La FORME est ce qui détermine un être, une chose, l'achève, ce qui fait l'être en acte, c'est-à-dire ce qui fait qu'un être est ce qu'il est, et non pas autre chose: la forme de la statue, l'empreinte du cachet, l'espèce d'un animal, l'âme d'un corps vivant.

La CAUSE EFFICIENTE est ce qui fait passer l'être de la puissance à l'acte, ce qui donne une forme à une matière: le sculpteur pour la statue, ou celui qui imprime le sceau de la cire.

Aristote appelle MOUVEMENT le passage de la puissance à l'acte, le devenir, le changement. On peut donc appeler MOTEUR ou CAUSE MOTRICE la cause efficiente qui produit un tel "mouvement". On voit aussi que, contrairement à DÉMOCRITE, il ne conçoit pas le mouvement comme mécanique.

La FIN, ou CAUSE FINALE, est le but en vue duquel l'être est réalisé en acte (pour la statue, ce peut être le gain, la célébrité, la beauté, la piété; pour le cachet, le secret, la propriété ...). Chez l'homme, la cause finale apparaît comme mobile ou comme motif; dans la nature, elle est raison d'être, principe. Mais elle est toujours une certaine PERFECTION.

La Matière et la Forme

La Matière

Substrat incréé et éternel de toutes les modifications et déterminations, la matière première est absolument indéterminée; par suite, elle n'existe pas réellement, elle est pure virtualité. On ne peut donc se la représenter que négativement. Ce que nous appelons ordinairement matière d'une chose est toujours déjà une autre chose qui avait déjà reçu une forme (le cuivre, l'airain, la cire) et n'est matière que relativement à la dernière détermination qu'il reçoit (l'airain, matière de la statue). Quant à la matière première, nous ne pouvons nous la représenter. Toute chose, par exemple une volonté, une décision, un projet, un sentiment, a une matière, et non pas seulement les choses sensibles.

La Forme

Comme les Idées de PLATON, les Formes sont les essences et la cause de la réalité des choses. Mais elles n'existent pas séparées, elles ne sont pas transcendantes, elles ne constituent pas un monde intelligible. Au contraire, elles n'existent que dans les composés qu'elles déterminent.

Nous connaissons bien les choses par leurs formes, mais nous ne rencontrons pas les formes hors des composés, seuls réels, où nous les discernons et d'où nous pouvons les abstraire. Au contraire, le degré suprême de la connaissance et la source de toute vérité était, selon PLATON, la contemplation des Idées pures.

Les formes constituent une hiérarchie de genres et d'espèces et, dans tous les cas, elles sont générales. Celles qui déterminent l'espèce d'une chose sont dites "formes spécifiques". Il existe des formes spécifiques de toutes choses, par exemple des espèces de plantes ou d'animaux; on comprend qu'Aristote ait fait de l'identification des formes le principe d'un travail scientifique consistant essentiellement dans la description et la classification.

La réalité: le composé forme-matière; l'individu concret

SEUL EST RÉEL CE QUI EST "EN ACTE", LE COMPOSÉ FORME-MATIÈRE.

Les formes ne sont réelles que dans le composé qu'elles ont "mis en acte", qu'elles achèvent, et c'est là seulement qu'on peut les reconnaître.

La matière n'est réelle que là où elle est déterminée par une forme, et n'est plus matière. Par conséquent, Aristote écarte d'une part le Monde Intelligible de Platon, la doctrine de l'existence réelle d'Idées séparées, transcendantes, objets propres de l'âme, et d'autre part le matérialisme de DÉMOCRITE.

LE COMPOSÉ FORME-MATIÈRE EST TOUJOURS CONCRET ET INDIVIDUEL.
(On se rappellera les distinctions des termes: concret, matériel, sensible).

La forme spécifique (par exemple: l'homme, le chêne) rend réels tous les individus d'une même espèce. C'est aussi par elle que l'on connaît le donné individuel de l'expérience, puisqu'il n'y a de science que du général.

Mais ce n'est pas la forme qui fait du composé forme-matière un être individuel; c'est la matière qui est le principe de l'individuation; par exemple, c'est à cause de l'étendue, de la quantité de la cire que le même sceau peut donner de multiples cachets de même espèce, de même forme. (C'est une imperfection dans la matière que d'être par elle-même indéterminée, et c'est par cette imperfection que la matière est cause de la multiplicité et de la dispersion de la réalité en individus.)

La cause efficiente

I. La nature et le mouvement

Tout fait, toute chose a sa cause efficiente (productrice). La cause efficiente est ce qui donne une forme à une matière, donc ce qui fait passer les choses de la puissance à l'acte. On a vu qu'Aristote appelle tout devenir, tout changement un mouvement. Dans le passage de la puissance à l'acte consiste tout le devenir, tout le "mouvement" qui constitue la nature. On observera que le mouvement dans l'espace n'est qu'un cas particulier du "mouvement".

Selon PLATON, le mouvement était une imperfection caractéristique du monde sensible; cependant, il pouvait s'expliquer aussi par l'aspiration vers l'Intelligible. Selon DÉMOCRITE, le mouvement dans l'espace, déterminé mécaniquement, expliquait la production de toute chose, mais tout mouvement avait sa cause dans un autre mouvement (selon l'image de boules qui s'entrechoquent).

II. Le Premier Moteur

Existe-t-il, pour l'ensemble des mouvements de la nature, une cause efficiente première, un premier moteur ? Commencement absolu, ce premier moteur devrait contenir en lui toute la puissance du mouvement; il ne saurait la recevoir d'ailleurs; il devrait donc être "immobile".

Mais s'il n'existait pas de premier moteur immobile il faudrait remonter, de moteur en moteur, de cause en cause, à l'infini. Or cela est impossible car l'infini (que les Grecs comprennent presque toujours dans le sens de l' "indéfini") est une notion fautive, contradictoire, et l'on ne peut pas expliquer toute la nature, qui renferme quelque chose de réel, par cette imperfection. Il faut donc s'arrêter et conclure qu'il existe un premier moteur immobile, cause efficiente de toute chose, divin. Aristote, en prouvant ainsi que le mouvement a une cause unique, affirme l'unité d'un Dieu moteur (qui ne crée cependant pas la matière même).

III. Application à la cosmologie

Aristote emprunte à des astronomes de son temps l'image du monde suivante: la terre, centre du monde vers lequel se dirigent toutes choses pesantes et imparfaites, est entourée de sphères transparentes et concentriques, les ciels. La lune, le soleil et les planètes sont fixés chacun à l'une de ces sphères dont le mouvement, corrigé par celui d'autres sphères (cinquante-sept en tout), explique les mouvements de ces astres et leurs irrégularités. Enfin, la sphère des étoiles fixes (ainsi appelée parce que les étoiles, y étant fixées, se meuvent toutes ensemble, et non pas les unes par rapport aux autres) enveloppe toutes les autres et tourne d'un mouvement parfaitement régulier.

Selon Aristote, le Premier Moteur communique ce mouvement parfait à la sphère des étoiles fixes. De là, le mouvement se transmet en se dégradant aux autres sphères; mais, bien que les mouvements des autres ciels soient plus complexes et moins réguliers, ils n'en sont pas moins circulaires et les êtres qui résident dans ces sphères sont incorruptibles.

Dans le monde sublunaire, enfin, les mouvements ne se font qu'en ligne droite, ils ne sont pas éternels comme les mouvements circulaires, et les êtres sont corruptibles. L'eau, l'air, le feu, montant et descendant constamment, ne parviennent pas à trouver leur lieu.

La cause finale

Le mouvement que le Premier Moteur imprime aux ciels est provoqué par l'attrait de la perfection qui agit comme cause finale.

Si imparfait que soit le monde sublunaire, toutes les choses y sont organisées en vue d'une perfection. Tout a un but dans le monde - par exemple, tout élément a son "lieu" - et "LA NATURE NE FAIT RIEN EN VAIN". De même que les actes de l'homme ont un but, que l'on peut discerner dans ses produits, toutes les choses sont organisées et l'univers lui-même forme un tout organique.

La finalité explique le rapport entre la multiplicité (donnée) et l'unité (idéale), entre le changeant et l'immuable, entre le temporel et l'éternel.

Jointe à la cause formelle, la cause finale permet de comprendre l'unité d'un organisme vivant et, entre autres, la reproduction des individus d'une même espèce; elle est donc une idée essentielle pour Aristote, naturaliste et biologiste.

Dieu

Le Bien suprême, le but auquel aspirent toutes choses (cf. PLATON) est en même temps, selon Aristote, le moteur premier: les choses se transforment (sont en devenir, en mouvement) parce qu'elles se dirigent vers cette fin suprême. Cause efficiente première, Dieu meut le monde, et, cause finale dernière, il le meut par sa perfection.

Mais en Dieu même, rien n'est en "puissance"; tout est parfait, accompli: DIEU EST ACTE PUR. Dieu étant parfait, son activité pure ne peut pas avoir d'autre objet qu'elle-même. Ainsi, Dieu est "L'INTELLECT QUI SE PENSE LUI-MEME".

Il faut d'ailleurs observer qu'Aristote s'est exprimé sur tous ces points dans des passages différents. Il n'en a pas moins fortement affirmé l'unité du "divin".

L'ÂME

L'âme et la vie

L'âme est LA FORME D'UN CORPS ORGANISÉ CAPABLE DE VIVRE (possédant la vie en puissance). Principe de vie, l'âme est fonctionnelle; elle présente des degrés selon la complexité des organismes qu'elle anime:

- La plante ne possède que l'ÂME VÉGÉTATIVE, principe de croissance de l'individu et de reproduction de l'espèce.
- L'animal possède de plus l'ÂME SENSIBLE et, par suite, l'appétit, le désir; c'est du désir que provient la motricité.
- L'homme possède, outre ces âmes, l'INTELLECT, tant théorique (connaissance) que pratique (action). Mais il faut ici encore distinguer forme et matière, activité et passivité, INTELLECT ACTIF et INTELLECT PASSIF.

On observera que, par ces distinctions primitives, Aristote ébauche un fondement métaphysique de la classification des êtres vivants.

La connaissance

L'intellect passif reçoit les sensations (de l'âme sensible) qui impriment en lui leur image. Aristote le compare une TABLE RASE (une page blanche) tant qu'il n'a pas reçu d'impressions. De ces images sensibles, singulières, concrètes, l'intellect actif extrait (abstrait) les concepts généraux qui expriment les formes des êtres; il les met en relations dans le jugement et les enchaîne par les différents types de raisonnements.

Ainsi, contrairement la doctrine de PLATON, il n'y a pas de connaissance innée; toute connaissance est d'origine sensible et trouve sa matière dans les images des êtres et des choses individuels, seuls réels. Mais, contrairement à l'opinion de Démocrite, aucune connaissance ne s'accomplit par la seule sensation, puisqu'il faut, pour que la connaissance soit achevée, abstraire de ces images le général, le concept de leur forme.

Le problème de l'immortalité de l'âme

L'âme étant la forme du corps, on peut douter qu'elle vive d'une existence indépendante. Ce ne peut être le cas, semble-t-il, que pour l'intellect actif, dont Aristote déclare qu'il vient du dehors ("par la porte"; cf. *Génération des animaux* I, 4, 408b et II, 3, 736b). L'intellect actif s'ajouterait ainsi au "composé" âme-corps; s'il est venu du dehors, on peut conclure qu'il peut s'en retourner et vivre loin du corps; mais est-ce d'une immortalité individuelle, ou bien retourne-t-il à l'intellect divin ? D'où, plus tard, des interprétations divergentes, chez **AVERROÈS** (12^{ème} siècle) et **saint THOMAS** d'Aquin (13^{ème} siècle).

Les actions

Aristote distingue trois sortes d'actions: connaître (théorie), agir pour améliorer le composé âme-corps, l'homme (pratique, vie morale), enfin créer (art, "poésie").

On peut partir de cette distinction pour comprendre les œuvres d'Aristote qui contiennent les règles de ces sortes d'actions: la logique pour la théorie, l'éthique (et la politique) pour la pratique, enfin la poétique pour la création.

La logique formelle entièrement élaborée par Aristote n'a pas le caractère scolaire sous lequel on la présenta plus tard pour la vulgariser. Son objet est le maniement des concepts, idées générales par lesquelles nous nous représentons les formes des choses. Pour bien saisir ces concepts, il faut les définir et les classer. Le jugement est l'opération qui permet d'affirmer ou de nier leur présence et leurs relations. Le raisonnement permet d'étendre et de multiplier les jugements et de les justifier. Ainsi, la logique formelle est l'instrument qui achève la connaissance. On observera qu'elle est très différente de la dialectique platonicienne et des mathématiques de l'Académie qui traitent tous les problèmes par des relations de proportions. Elle est la règle de connaissance propre une philosophie des formes, des essences, des classes.

L'éthique est remarquable par son caractère modéré, concret, proche de l'expérience; elle constate que tous recherchent le bonheur, sans s'accorder sur sa nature, et montre que le bonheur consiste dans le Souverain Bien, c'est-à-dire dans le développement de l'activité propre de l'homme et conforme à sa nature: la vie contemplative. En effet, la pensée a son but en elle-même, tandis que les autres activités cherchent leur but hors d'elles-mêmes. Le philosophe cherche à imiter le plus possible l'Intellect divin, la pure pensée qui se contemple elle-même.

Cependant, Aristote ne néglige pas l'usage des autres biens: la santé, l'amitié surtout (qui concourt à la vie contemplative), mais aussi la fortune, etc....; il énonce donc les vertus que l'être développe selon sa nature, vertus de juste milieu. Il marque enfin le rôle du plaisir, qui caractérise l'achèvement, la perfection d'une activité.

Quant à la Politique d'Aristote, elle abonde en analyses, précises mais limitées, et en formules consacrées (l'homme, animal politique). Elle reste cependant souvent sommaire; elle loue par-dessus tout l'autarcie de l'État - en l'espèce, la Cité limitée, de type grec - et méconnaît, entre autres, le problème de l'esclavage. Dans l'ensemble, l'intention d'Aristote est de montrer (après PLATON), contre les SOPHISTES, que l'État ne repose pas sur une convention, mais qu'il est une communauté humaine naturelle, dérivée de la famille, et visant au Bien suprême.

CONCLUSION

La pensée d'Aristote est une première pensée scientifique encyclopédique, tournée principalement vers l'étude de la nature, et fondée sur une métaphysique systématique. Malgré les oppositions relevées plus haut, cette philosophie a ceci de commun avec celle de Platon qu'elle affirme la réalité suprême de l'esprit. Mais ce spiritualisme affirme l'activité de l'esprit et non pas la réalité des Idées. Il s'adapte aussi de plus près l'explication de l'expérience sensible.

On doit à Aristote, avec une logique formelle, première méthode complète et précise (sinon suffisante), l'analyse des notions de cause, de substance, de puissance et d'acte, de matière et de forme, de cause efficiente et de cause finale; ces notions, soit prises à la lettre, soit, surtout, perfectionnées, n'ont jamais cessé de jouer un rôle important dans les sciences et dans les arts.

On sait quel rôle a joué la *Poétique* d'Aristote, notamment au 17^{ème} siècle, et combien modernes sont ses analyses du plaisir tragique par exemple. Quant aux types d'explication scientifique, il faudra comparer celui d'Aristote à ceux de PLATON (des PYTHAGORICIENS, déjà) et de Descartes aussi bien qu'à celui de Bacon.

Les conceptions physiques et cosmologiques d'Aristote ont régné pendant près de deux mille ans. La notion de cause formelle exigeait sans doute une observation attentive et des notions bien définies; mais elle a longtemps limité la science à la description et à la classification, au niveau où nous observons les choses; elle ne convenait qu'au relations qualitatives et ne poussait pas à comprendre et à construire les relations les plus simples et les plus générales, celles des mathématiques. Elle a longtemps fait supposer, dans les choses, l'existence d'essences, souvent conçues comme des forces occultes. Enfin, la notion de finalité, mal comprise, risque de paralyser la recherche lorsqu'elle fait imaginer qu'une fois comprise la "raison d'être" d'une chose, on en sait autant qu'on en peut savoir et qu'il n'est pas nécessaire de pousser plus avant. De là des explications purement verbales, que Molière par exemple a caricaturées.

Bibliographie de poche

ARISTOTE: *De l'âme* (GF)

Éthique de Nicomaque (GF 43 / LP 4611 / Agora 98)

L'homme de génie et la mélancolie (Petite Bibliothèque Seuil 3)

Histoire des animaux, 2 vol. (Médiations 501 + 502 *)

Métaphysique (Agora 107)

Physique (Agora 82)

Poétique (LP 6734)

La Politique (Médiations 14 *)

Les Politiques (GF 490)

Rhétorique (LP 4607)

Rhétorique des passions (Petite Bibliothèque Seuil 7)

THÉOPHRASTE : Caractères (GF 72)

J. Brun : Aristote et le Lycée (QSJ ? 928)

Anne Cauquelin: Aristote (Seuil, Écrivains de toujours)

LA PHILOSOPHIE À LA FIN DE L'ANTIQUITÉ

ÉCOLES DITES "SOCRATIQUES"

Les Mégariques ou l'Éristique (la discussion)

Des philosophes de Mégare contemporains de PLATON, par exemple EUCLIDE (à ne pas confondre avec le géomètre du même nom), héritiers de l'art des distinctions et du doute socratiques, posaient le problème de la possibilité de la pensée et niaient même la possibilité du jugement. Ils semblent avoir pensé (de même aussi que le Cynique ANTISTHÈNE) que le jugement (par exemple: "le cheval est blanc") impliquait la possibilité de diviser l'idée, ce qui serait contraire à son unité. Cette thèse, plus parménidienne que socratique peut-être, est contraire à l'hypothèse platonicienne de la participation; il est probable qu'elle a provoqué les réflexions de PLATON sur sa propre doctrine dans les dialogues critiques (le *Parménide*, le *Sophiste*).

Écoles morales

La philosophie platonicienne cultivée à l'Académie par des mathématiciens, puis par des sceptiques et la philosophie d'ARISTOTE cultivée au Lycée par des naturalistes deviennent des philosophies savantes.

Mais d'autres écoles veulent répondre au problème de la conduite de la vie par des doctrines simples et, surtout, par l'exemple. Suivant en partie l'exemple de SOCRATE, et contrairement à PLATON, de nombreux penseurs affectent de tenir la connaissance pour inutile et de la mépriser afin de se consacrer à l'éducation morale de l'homme.

L'ÉCOLE CYRÉNAÏQUE ou HÉDONISTE

Du *gnw'qi seautovn*, cette école ne retient qu'une leçon d'égoïsme utilitaire: se connaître, c'est définir son plaisir et le rechercher¹⁴.

ARISTIPPE de Cyrène, disciple de SOCRATE, soutenait que l'homme doit rechercher uniquement le plaisir le plus grand possible dans l'instant présent; cette doctrine aboutira plus tard à l'idée que tout est indifférent, puis au pessimisme le plus radical.

L'ÉCOLE CYNIQUE

Cette école reprend de SOCRATE l'ironie, en la poussant jusqu'au sarcasme et au scandale.

¹⁴ D'où le nom Hédoniste, de ἡδονή, "le plaisir".

ANTISTHÈNE, disciple de Socrate, puis **DIOGÈNE** le Cynique, **CRATÈS**, et beaucoup d'autres philosophes enseignent que la vertu réside dans les actes, non dans la pensée, et que son organe est la volonté. Leur héros est Ulysse et, plus encore, Héraclès. Le cynique veut être un modèle d'endurance; à la civilisation et aux conventions, il oppose la nature et la vie selon la nature; il méprise l'opinion publique, les usages, le confort. Enfin, il se proclame citoyen du monde (cosmopolite). L'école cynique a exercé une longue influence; on la retrouve, plus intransigeante, au 2^{ème} et au 3^{ème} siècles après J.C.

Des deux écoles naîtra la DIATRIBE, prédication morale populaire, qui influencera l'art de la persuasion et de la consolation, notamment chez les Stoïciens (2^{ème} siècle avant J.C. - 2^{ème} siècle après J.C.).

Bibliographie de poche

Les Cyniques grecs (LP 4614)

LES GRANDES DOCTRINES MORALES ET LEURS CONCEPTIONS DU MONDE: ÉPICURIENS ET STOÏCIENS

Ces deux doctrines, qui s'opposent sur la plupart des problèmes de la vie, ont en commun les caractères suivants:

- A. Ce sont avant tout des doctrines morales, dont le but est le bonheur résultant de la conduite morale, et conçues, comme l'hédonisme et le cynisme, en vue de l'éducation de l'homme.
- B. Mais, dans l'épicurisme et le stoïcisme, l'enseignement moral est fondé sur une conception du monde, de la nature, sur une physique, elle-même fondée sur une théorie de la connaissance.
- C. Les deux théories de la connaissance sont sensualistes (c'est-à-dire qu'elles soutiennent que la connaissance provient uniquement de sens) et les deux physiques conçoivent la nature et l'âme comme purement matérielles. C'est quant à la structure de la nature que les deux écoles diffèrent: la physique épicurienne fait de la nature un mécanisme d'atomes, tandis que la physique stoïcienne reconnaît dans la nature une harmonie, une finalité, un ordre pénétrés de l'intelligence divine.
- D. Enfin, les deux écoles s'adressent en principe à tout homme, sans distinction de peuple, de langue, de condition. Au reste, tandis que le Stoïcisme sera une grande doctrine politique et sociale, l'Épicurisme contestera tous les devoirs politiques et limitera les devoirs sociaux à l'amitié qui unit les membres de l'école.

L'ÉPICURISME

ÉPICURE (341-270).

Il a fondé vers 300, à Athènes, une école, dite "**le Jardin**" où devaient régner l'atmosphère la plus sereine, la plus douce et la plus grande amitié. Nombre de récits célèbrent sa sobriété et son égalité d'âme devant la maladie et la mort. Il devait plus tard être respecté et même adoré comme un dieu libérateur. Nous n'avons de lui que trois lettres et quelques sentences.

La doctrine d'Épicure a trouvé un interprète enthousiaste dans le poète romain LUCRÈCE (98-55 avant J.C.) dont le *De rerum natura* (De la nature) est un de plus beaux poèmes philosophiques connus.

Conception d'ensemble.

Le bonheur de l'homme consiste dans l'absence de troubles (**ataraxie**). Éduquer l'homme en vue du bonheur, ce sera donc avant tout le délivrer de la peur (dont les deux sources et les deux formes principales sont la peur de la mort et la peur des dieux). Car c'est la

peur qui détruit l'harmonie de l'individu et qui rend tous ses sentiments et ses désirs violents et passionnés.

L'homme se délivrera sans doute en évitant les passions de l'ambition, de l'amour, etc., en apprenant à cultiver des plaisirs modérés, mais il faut pour cela qu'il s'attache à une conception du monde qui rende vaine la crainte des dieux et de la mort.

Physique

La physique épicurienne a donc pour objet d'éliminer les motifs intellectuels (et, par suite, les mobiles affectifs) de crainte et de passion.

Rien ne naît de rien; à ce principe que bien d'autres Grecs auraient accepté, ÉPICURE ajoute, seul avec les anciens atomistes, que l'univers est illimité et contient beaucoup de mondes semblables au nôtre. Cet univers infini n'est fait que de matière et de vide. La matière est composée d'éléments très petits, indivisibles, éternels, immuables: les ATOMES.

Ces atomes, différents les uns des autres par la forme et par la grandeur seulement, se déplacent parallèlement, de "haut" en "bas"; ils ne se rencontreraient donc jamais et il n'existerait aucun composé, aucun corps, aucun monde s'il n'arrivait, par hasard, que l'un, dans sa chute, dévie de la ligne droite (*clinamen*); de ce hasard résulte un entrechoquement général, des tourbillons, des groupements qui constituent les diverses formes connues de la matière sensible. À partir du choc initial, tous les mouvements de la nature obéissent au seul mécanisme et sont déterminés; seul le choc initial est contingent, dû au hasard.

Aucune intervention extérieure n'est donc nécessaire pour expliquer le monde et les dieux sont inutiles à l'ordre du monde, lequel résulte seulement du hasard initial et du déterminisme mécanique. Au reste, il serait impie d'imaginer que les dieux, qui sont parfaits, aient à prendre quelque souci du monde et des hommes. Les dieux mènent quelque part, entre les mondes, une vie bienheureuse. Il est absurde de croire qu'ils se mêlent des affaires des hommes, et criminel d'abuser de cette croyance.

L'âme est, comme toute autre réalité, un composé d'atomes, mais d'atomes parfaitement sphériques, qui se séparent donc plus aisément que tous les autres. Elle se détend pendant le sommeil et se dissout à la mort plus doucement que tout autre composé. La mort n'est donc rien et ne touche l'homme en rien; il est absurde de la redouter ou d'en craindre les suites, et criminel d'abuser de cette croyance, et de ces craintes (cf. LUCRÈCE).

Morale

Délivré de la crainte des dieux et de la mort, l'homme verra ses affections perdre leur âpreté (cf. Lucrèce, III 830 ss., surtout 980 ss., et, pour les passions de l'amour, IV, 1141 ss.); il apprendra à fuir les peines, à rechercher des plaisirs modérés et choisis, à ne pas attacher de sens aux choses qui n'en ont pas.

Or, dans un monde formé par hasard et selon des lois mécaniques, il n'y a pas de buts et rien n'a de sens. En particulier, la vie politique est vaine; il faut la fuir. Mais l'homme, dans sa vie paisible, pourra se consacrer à l'amitié, à la bienveillance et, comme le poète LUCRÈCE, à convertir ses amis à l'épicurisme afin de les sauver de la crainte et des passions.

LE STOÏCISME

ZÉNON (de Kition-Cittium, dans l'île de Chypre, 335-264), **CLÉANTHE** (d'Assos, près de Troie, 331-232), **CHRYSIPPE** (de Tarse, 280-204), furent les trois premiers chefs de l'école stoïcienne, ou "**Portique**", que le premier avait fondée à Athènes. On doit entre autres au second un bel hymne Zeus et au dernier de nombreux ouvrages, dont il reste peu de choses, et notamment d'avoir perfectionné la logique d'Aristote par l'étude des jugements de relations.

À cet "ancien stoïcisme" très rigoureux se mêleront, au 2^{ème} et au 1^{er} siècles avant J.C., d'autres doctrines, désignées sous le nom de "stoïcisme moyen". **PANÉTIUS** de Rhodes (185-112) a influencé Cicéron (*De Officiis*), **POSIDONIUS** d'Apamée (135-50 avant J.C.) paraît avoir fait une synthèse qui aurait influencé beaucoup de ses contemporains.

Après J.C., la doctrine stoïcienne s'assouplit et devient plus humaine dans le *Manuel* et les *Entretiens* de l'esclave grec **ÉPICTÈTE** (50-138), rédigés par **ARRIEN**, dans les œuvres de **SÉNÈQUE** (mort en 65 après J.C. Œuvres: *De la Colère*, *De la Clémence*, *Consolations...*, *LETtres A LUCILIUS*) et dans les *Pensées* de l'empereur **MARC AURÈLE** (qui régna de 161 à 180): ce sont les seules œuvres stoïciennes dont nous possédions plus que des fragments.

Physique

Tout est matière dans l'univers, mais cette matière est organisée et déterminée par un principe intelligent d'unité, d'harmonie et de perfection. Ce principe divin et raisonnable, organisateur du monde, assigne à chaque être sa place, sa fonction, son destin. Ainsi, le monde est organisé selon une finalité divine et tout, dans l'univers, a un sens. Mais, bien que Dieu soit l'ordonnateur et le créateur, il ne se distingue pas du monde; il est l'Intelligence qui pénètre le monde; cette Intelligence est elle-même matière, la plus noble et la plus subtile des matières, vivante et divine. Périodiquement, le monde retourne à Dieu, au Feu premier - ou se concentre en lui-même. En ce sens, le monde n'est pas éternel, contrairement aux doctrines plus anciennes. La période qui sépare deux embrasements du monde est la "grande année" (idée influencée par l'astronomie, et attribuée aussi à HÉRACLITE, que l'on retrouve dans la *quatrième Bucolique* de VIRGILE). La philosophie stoïcienne est un Panthéisme: Dieu est le MONDE.

Ordonnateur du monde, Dieu prévoit toute chose; il est Providence (sens très large; cf. *l'Hymne à Zeus*). Chaque chose ayant son destin, et l'univers étant une harmonie, les événements futurs sont intelligibles à l'homme, indirectement, grâce à certains signes (d'où l'usage renouvelé de l'astrologie, blâmé par ARISTOTE et ÉPICURE).

Les Stoïciens ont expliqué la présence du mal dans cet Univers divin et parfait comme un contraire nécessaire au bien. Les hommes, étant limités dans leur intelligence, ne voient que le détail des choses et sont incapables d'en saisir l'harmonie d'ensemble.

Enfin, les Stoïciens ont conçu l'âme comme un feu très pur, analogue au feu divin.

Morale

La morale stoïcienne découle exactement de cette conception du monde: tout être doit s'efforcer de vivre conformément à sa nature, de "VIVRE D'ACCORD" avec la nature. Marc Aurèle écrivait: "TOUT ME CONVIENT, QUI TE CONVIENT, O MONDE !". Le sage stoïcien devra donc "SUPPORTER ET S'ABSTENIR", vivre à sa place, occuper son poste, et contribuer ainsi à l'ordre et à la perfection du Monde. Il doit se délivrer de toute passion. Au

reste, s'il n'acceptait pas d'exercer ainsi sa fonction, le Destin l'y contraindrait: "DUCUNT VOLENTEM FATA, NOLENTEM TRAHUNT" (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 108).

Les premiers Stoïciens enseignaient qu'entre le bien et le mal il n'y a pas de milieu; leur morale impitoyable accablait l'homme de responsabilités. Puis ils ont admis l'existence de "choses indifférentes", de valeurs intermédiaires entre le bien et le mal. Enfin, ÉPICTÈTE a distingué les choses qui sont en notre pouvoir et celles qui ne sont pas en notre pouvoir. Ainsi, malgré le déterminisme absolu de l'Univers ordonné par l'harmonie, le sage peut être libre en ce sens qu'il ne se laisse accabler par aucune contrariété (ÉPICTÈTE). Cependant, si le sage est menacé de ne plus pouvoir travailler à son perfectionnement moral - par exemple, s'il est menacé de tomber au pouvoir d'un ennemi méchant -, il peut s'ôter la vie (v. la mort de CATON d'Utique).

La morale stoïcienne garde donc un caractère sévère et sublime; le Sage rivalise en vertu avec Dieu; sa perfection comporte même plus de mérites puisqu'il doit lutter contre l'adversité. Mais cette morale s'adapte de manière plus souple à la réalité de la vie humaine. Elle a exercé une influence immense, non seulement par l'attitude générale qu'elle prescrit: maîtrise de soi, lutte contre les passions, mais aussi par des leçons plus techniques, par exemple l'examen de conscience (MARC AURÈLE).

Opposée sur tous les points à l'épicurisme, la philosophie stoïcienne reconnaît au Monde et, par suite, à toute chose, à tout événement, un sens. L'homme occupe sa place dans l'univers et, en particulier, dans la Cité, qui s'élargit d'ailleurs jusqu'à se confondre avec l'humanité. Tous les hommes sont citoyens du monde, idée nouvelle qui apparaît après Alexandre. Le stoïcisme a donc été une philosophie politique qui présente à l'homme des devoirs publics autant que des devoirs privés (Cf. CICÉRON, *De Officiis* (Des Devoirs), *De Re publica*). Il a influencé le gouvernement de l'empire romain et l'élaboration du droit romain.

Bibliographie de poche

J. Brun : *L'épicurisme* (QSJ ? 810)

G. Rodis-Lewis : *Épicure et son école* (Folio)

P. Nizan: *Les matérialistes de l'antiquité* [Démocrite, Épicure, Lucrèce] (Petite Bibliothèque Maspéro).

J. Brun : *Le stoïcisme* (QSJ ? 770)

P. Grimal : *Sénèque* (QSJ ? 1950)

ÉPICTÈTE : *Manuel* (GF 16)

MARC AURÈLE : *Pensées pour moi-même* (GF 16)

LE NÉOPLATONISME

Les doctrines de PYTHAGORE et surtout de PLATON se renouvellent dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Enseignées dans des écoles, surtout à Alexandrie, puis à Athènes, elles se mêlent à des théories mathématiques en partie scientifiques, en partie mystiques. Mais d'abord, à Alexandrie, elles sont mises plus ou moins en harmonie avec la pensée de l'Orient, avec le livres de Moïse surtout et avec quelques conceptions venues de Perse et peut-être de l'Inde.

On ne tardera pas à appeler PLATON “un Moïse parlant grec”.

Le premier auteur d'une synthèse de pensée judéo-grecque est **PHILON** d'Alexandrie (40 avant J.C. - 40 après J.C.). Influencé entre autres par le stoïcisme, il a beaucoup contribué à consacrer la notion de **Logos** ou Verbe divin, fils de Dieu, intermédiaire entre Dieu et le monde.

Le principal philosophe néoplatonicien est **PLOTIN** (203-270 après J.C., à Alexandrie et à Rome). Son œuvre, réunie par son disciple **PORPHYRE**, comporte six collections de neuf traités, appelés les *Ennéades*.

Il existe, selon PLOTIN, trois réalités substantielles fondamentales ou HYPOSTASES: l'UN, l'INTELLIGENCE et l'ÂME. L'UN est la réalité suprême. D'elle découlent par émanation (et non par création) d'abord l'INTELLIGENCE, puis, par l'Intelligence, l'ÂME qui donne la vie au monde sensible et gouverne celui-ci - de même que l'âme individuelle donne au corps ordre et vie.

Si l'on prend pour point de comparaison la pensée de PLATON, on constate que, chez PLOTIN, le Monde Intelligible de PLATON, avec ses Idées multiples, est devenu l'Intelligence, c'est-à-dire la deuxième, et non pas la première hypostase. En effet, l'Intelligence est imparfaite parce qu'elle renferme encore une multiplicité d'Idées. Elle est soumise à l'UN, chaque Idée ayant pour perfection l'Unité.

À l'égard du monde sensible, l'Intelligence joue, par l'intermédiaire de l'âme, à peu près le même rôle que, chez PLATON, les Idées du Monde Intelligible.

a) La Procession: de l'UN à l'INTELLIGENCE, à l'ÂME et au MONDE, la perfection du principe suprême se dégrade.

b) La Conversion: l'essentiel de la doctrine de PLOTIN consiste à montrer le retour de l'âme individuelle à l'UN ineffable. Cette doctrine est donc importante surtout comme éducation mystique de l'âme.

L'âme retourne à l'UN par l'INTELLIGENCE (de même que chez PLATON elle se tourne vers les Idées). Surtout, l'âme retrouve l'Intelligence dans le monde même, sous l'aspect de la beauté. Par la beauté, l'âme communie avec le monde et retrouve l'ordre de l'Intelligence et enfin l'Unité ineffable.

Cette pensée mystique a fortement influencé certains des premiers penseurs chrétiens, SAINT AUGUSTIN par exemple, mais elle fut aussi combattue par la plupart d'entre eux à cause

des traits de panthéisme qu'elle pouvait contenir. De leur côté, nombre de penseurs néoplatoniciens ont été hostiles au christianisme.

PORPHYRE, disciple de **PLOTIN** au 3^{ème} siècle, puis **JAMBLIQUE** (3^{ème}-4^{ème} siècles), enfin **PROCLUS** (5^{ème} siècle) et une foule d'autres penseurs et commentateurs ont approfondi cette doctrine, souvent jusqu'à la plus extrême complication. Leur tendance générale a été de multiplier les intermédiaires entre les réalités transcendantes, d'établir des hiérarchies, de découvrir des significations cachées - par exemple dans les nombres et les phénomènes astronomiques -, enfin de mettre partout des correspondances et de la continuité.

Dès le 4^{ème} siècle, ils ont exercé une profonde influence sur les **Pères de l'Église** (grecs), par exemple **GRÉGOIRE** de Nysse, puis, surtout, vers le début du 6^{ème} siècle, sur les écrits dits du "Pseudo **Denys** l'Aréopagite", dont la pensée mystique se retrouve dans tout le Moyen Âge.

Après la fermeture de l'École d'Athènes par l'empereur **JUSTINIEN** (529), on retrouve la pensée néoplatonicienne d'une part à Byzance christianisée, d'autre part, dans la suite, chez les philosophes arabes et juifs, enfin dans l'Occident latin. Ce sont, en Occident, les seules tendances quelque peu représentées dans le Haut Moyen Âge, par exemple chez **Scot** **Origène**, au 9^{ème} siècle.

Cette pensée revivra chez les mystiques (par exemple, **Maître Eckart**). C'est d'elle que se rapprocheront parfois la pensée d'un **Giordano Bruno** (mort en 1600), ou celle d'un **Schelling** (1775-1854), ou même, au 20^{ème} siècle, celle d'un **Bergson**.

Enfin, nombre de poètes (par exemple **Lamartine**), ont exprimé de cette manière l'élévation de la contemplation du beau dans la nature à la contemplation pure.

Bibliographie de poche

J. Brun : Le néoplatonisme (QSJ ? 2381)

PLOTIN : Du beau (Agora 69)

LES SCEPTIQUES

Les arguments sceptiques se développent, toujours plus systématiques, sur des thèmes définis par les SOPHISTES et en partant des contradictions déjà reconnues par les ÉLÉATES. Le scepticisme de **PYRRHON** (fin du 4^{ème} siècle avant J.C.) vise à la tranquillité de l'âme. Au 2^{ème} siècle avant J.C., le scepticisme est cultivé méthodiquement dans la “**Nouvelle Académie**” (**ARCÉSILAS**, **CARNÉADE**, etc...) Au 2^{ème} siècle après J.C., **SEXTUS EMPIRICUS** fit une collection de tous les arguments sceptiques, les *Hypotyposes Pyrrhoniennes* ouvrage très lu et utilisé, notamment à la Renaissance. Les procédés de discussion des sceptiques ont contribué indirectement à la rigueur de la logique.

Le scepticisme absolu : Pyrrhon

PYRRHON d'Élis (360-270), contemporain de **ZÉNON** de Kition et d'**ÉPICURE**, s'oppose aux systèmes stoïcien et épicurien, car il voit leurs contradictions. Lui-même n'a rien écrit; c'est son disciple **TIMON** de Phlionte qui rapporte les paroles de son maître: “*Pas plus oui que non. - Ne rien croire. - S'abstenir de juger. - Se défier des impressions sensibles. - Vivre dans une complète indifférence*”.

Parce que toutes les opinions s'équivalent, parce que nos sensations ne sont ni vraies ni fausses, parce que les doctrines des sages se contredisent, il ne faut rien affirmer, se détacher de tout et par le silence mériter l'ataraxie. Le souverain bien est cette paix de l'âme qui résulte de la suspension du jugement (**ἐποχή**); la source de tous les troubles réside dans les jugements absolus et téméraires que nous portons sur la malice ou la bonté des choses.

Il s'agit ici d'un dépouillement de l'homme, d'une extinction de la pensée et de la conscience, que l'on peut rapprocher du nirvana bouddhiste.

Le probabilisme

C'est la pensée de la Moyenne et de la Nouvelle Académie. La méfiance vis à vis du monde sensible a conduit à cette sorte de scepticisme.

ARCÉSILAS (315-240)

Pour **ARCÉSILAS**, on ne peut être certain de rien, pas même du fait qu'on n'est certain de rien; il n'y a aucune représentation donnée qui ne puisse pas être fausse; il n'y a aucune perception qui possède la garantie de sa propre validité objective. L'**ἐποχή** est donc une nécessité.

CARNÉADE (214-126)

Pour lui, la connaissance est impossible; il n'y a pas de critère de vérité; il est impossible de prouver quoi que ce soit, puisque toute preuve repose sur des affirmations qui doivent être prouvées, sinon on tombe dans un cercle vicieux (diallèle): toute philosophie

dogmatique est donc impossible. CARNÉADE établit cependant une philosophie des probabilités, valable pour l'action: on peut accumuler des raisons qui peuvent amener à une certaine vérité.

Le phénoménisme

Son principal représentant, **ÆNÉSIDÈME** (1^{er} siècle après J.C.), croit aux apparences quand elles s'imposent d'elles-mêmes et immédiatement à la conscience; mais il révoque tout le reste, comme pures apparences. Il établit pourtant certaines normes pour agir dans la pratique. Ce sont les coutumes, les traditions, les lois de l'État. Il va systématiser la doctrine de PYRRHON et la présenter sous dix arguments ou **tropes**, arguments qui obligent à douter de tout.

Ces tropes seront ramenés à cinq par **AGRIPPA**

- 1) diversité des opinions sur un même sujet;
- 2) toute preuve, pour être absolue, exige une régression à l'infini;
- 3) relativité: les objets apparaissent différents aux gens selon leur tempérament, selon l'humeur, l'état de santé, selon leurs relations avec d'autres objets;
- 4) arbitraire des affirmations dogmatiques: on pose une hypothèse pour éviter la régression à l'infini;
- 5) cercle vicieux, ou nécessité d'affirmer dans la preuve la conclusion même que l'on doit prouver.

D'autres sceptiques ramèneront à deux les dix tropes de PYRRHON

- a) rien ne peut être rendu certain par lui-même, témoin la diversité des opinions entre lesquelles aucun choix ne peut être fait avec certitude;
- b) rien ne peut être rendu certain par quoi que ce soit d'autre puisque si l'on essaie de le faire, cela implique soit la régression à l'infini soit le cercle vicieux.

L'empirisme

SEXTUS EMPIRICUS (vers 250 après J.C.) n'admet pas la valeur de l'intelligence; pour lui, le syllogisme n'aboutit à rien, c'est une tautologie. Il faut se baser sur l'expérience, en vertu d'une conception nominaliste des choses (un nom s'applique à une collection; pour l'essentialiste, l'idée exprime l'essence réalisée dans chaque chose).

Bibliographie de poche

Le scepticisme (QSJ ?, 2829)

LA PHILOSOPHIE GRECQUE À ROME

Bibliographie de poche

LUCRÈCE : *De la nature* (GF 30 / Tel)

P. Grimal : *Cicéron* (QSJ ? 2199)

CICÉRON : *la République, les Lois* (GF 38)

la Vieillesse, l'Amitié, les Devoirs (GF 156 *)

P. Grimal : *Sénèque* (QSJ ? 1950)

SÉNÈQUE : *Lettres à Lucilius* (Press Pocket - Agora 63 / GF 599)

De la tranquillité de l'âme (Petite Biblio Seuil 1)

De la brièveté de la vie (Petite Biblio Seuil 19)

LA PHILOSOPHIE GRECQUE CHEZ LES PREMIERS PENSEURS CHRÉTIENS ET DANS LA PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE

ATTITUDES DE LA PENSÉE CHRÉTIENNE À L'ÉGARD DE LA PHILOSOPHIE

La Révélation est en elle-même, pour le croyant, une connaissance suffisante du surnaturel qui, seul, importe. Seule aussi, la foi permet d'adhérer à cette croyance et de comprendre la Révélation.

Toute philosophie est par conséquent superflue. Ainsi pensait, par exemple, **TERTULLIEN**, Père de l'Église (latin), né vers 160: *“La curiosité nous est inutile après la venue du Christ Jésus; après l'Évangile, nous n'avons plus besoin de rechercher la vérité”*. Ainsi ont toujours pensé beaucoup de chrétiens convaincus, par exemple saint Pierre Damien (11^{ème} siècle), ou, plus tard, Martin Luther et - du moins pour le surnaturel, objet de la foi - Jean Calvin.

Mais, tandis que l'Évangile avait affirmé la supériorité, sur le savoir, de la simple confiance, certains chrétiens avaient bientôt entouré la foi d'un grand nombre de notions et établi, au-dessus de l'Évangile, des doctrines d'origine grecque et, souvent, orientale. La plus puissante de ces tendances fut, au 2^{ème} siècle, la Gnose, puis le manichéisme.

On appelle **GNOSE** (“connaissance”) un ensemble de doctrines qui prétendent établir, dans une synthèse des religions, une connaissance surnaturelle plus complète que toutes les connaissances révélées, et rendre cette connaissance entièrement explicite, du moins pour les initiés; la Gnose tend, en particulier, à multiplier les entités surnaturelles, ou “éons”, intermédiaires entre l'UN suprême et le monde; le Dieu créateur et le Christ sont alors considérés comme de telles puissances célestes subordonnées à l'UN.

Le **MANICHÉISME** est issu d'une synthèse de la religion dualiste de ZOROASTRE et de certains éléments chrétiens, synthèse qui remonte au Perse MANÈS (3^{ème} siècle après J.C.). Selon cette doctrine, le Mal n'est pas un néant, mais une réalité presque aussi puissante que le Bien. Le Monde est déchiré par la lutte égale du Bien et du Mal. Cette tendance a souvent pénétré le christianisme, notamment au temps de SAINT AUGUSTIN qui la combattit, puis aux 12-13^{èmes} siècles dans l'hérésie des Cathares (“Purs”), dits, en Occident, Albigeois.

Pour lutter contre les Gnostiques, partisans de la Gnose, pour défendre la foi chrétienne contre les autres religions, contre les philosophies stoïcienne, néoplatonicienne, épicurienne, et contre des hérésies, pour convertir enfin les hommes élevés dans la culture grecque, les Pères de l'Église, Grecs et Latins, ont établi des doctrines théologiques fondées sur la Révélation et mêlées de doctrines philosophiques fondées sur la connaissance naturelle. Ainsi, **CLÉMENT** d'Alexandrie (160-215) cherchait à faire comprendre et même à enseigner méthodiquement le christianisme à partir de la philosophie grecque et, principalement, de **PLATON**. **ORIGÈNE**, d'Alexandrie (185-254), fit une première synthèse philosophique, bientôt

jugée hérétique. Entre temps, le néoplatonisme influençait les débuts de la philosophie chrétienne.

S. Hutin : *Les Gnostiques* (QSJ ? 808)

M. Tardieu : *Le manichéisme* (QSJ ? 1940)

Saint AUGUSTIN (354-430)

Né à Thagaste (Afrique du Nord), ce païen avait connu la pensée de PLATON et le Néoplatonisme. Il avait été attiré par l'hérésie manichéenne. Baptisé en 387, il fut le défenseur le plus ardent du christianisme, surtout par l'éloquence de ses écrits. Évêque d'Hippone (Bône) pendant trente ans, il mourut pendant le siège de cette ville par les Vandales. Les *CONFESSIONS* (400) et la *CITÉ DE DIEU* (413-426) sont ses livres les plus célèbres; pour le développement des idées philosophiques, on peut encore citer, de son œuvre très considérable, le *Contra Academicos* (Contre les sceptiques), les *Soliloques*, le *De libero arbitrio* et le *De Trinitate*.

Dans une page célèbre (*Confessions* VII, 13), SAINT AUGUSTIN a distingué ce que l'on trouve, de l'enseignement de l'Évangile, aussi chez les philosophes "platoniciens", et ce qu'on ne trouve pas chez eux, et qui appartient à la pure Révélation. Cette distinction faite, il passe d'ailleurs souvent de la pensée philosophique de style platonicien à la méditation religieuse (par exemple, *Confessions* X, 12-37), ou il les oppose l'une à l'autre (par exemple, *Confessions* X, 66-69), ou encore il tire de l'enseignement de l'Écriture un problème philosophique (par exemple, le temps, *Confessions* XI). La pensée est comme un élan naturel qui conduit à la foi, mais par la Grâce.

LA CERTITUDE DE L'EXISTENCE DU SUJET

Toute la connaissance peut s'appuyer sur la certitude que la pensée prend de sa propre existence: je sais que j'existe car je sais que je pense, même si je pense me tromper sur ce point, même si comme les sceptiques, je suspends mon jugement: "*Si je me trompe, je suis; car celui qui n'est pas ne peut pas être trompé, et de cela même que je suis trompé il résulte que je suis*" (*De civitate Dei* XI, 26; cf. Descartes).

Par suite, l'âme se connaît immédiatement elle-même, par la mémoire et la réminiscence, tandis que, pour connaître les choses sensibles, l'intermédiaire des sens est nécessaire. Ainsi, l'âme se connaît mieux que les choses sensibles, et par la seule réflexion; elle doit donc être entièrement distincte du monde sensible. (Cf. PLATON, et Descartes). L'âme est mémoire, intelligence et volonté. Elle se concentre par l'attention de la mémoire et trouve, dans son intimité la plus profonde, la présence de Dieu (Cf. *Confessions* X).

L'EXISTENCE DE DIEU. LA CRÉATION

La raison est ce qu'il y a de plus élevé en l'homme, mais elle est encore sujette au changement. Elle aperçoit cependant l'ordre des Nombres et la Sagesse qui sont immuables et qui constituent la Vérité, origine de toute chose, qui est Dieu même. Dieu étant la Vérité

absolue, rien, même pas la matière, ne peut exister qui n'ait été créé par lui. Le monde a donc été créé *ex nihilo*; si nous pouvions la considérer dans son ensemble, nous verrions combien l'œuvre de Dieu est bonne; tout ce qui est, est bon; le mal n'est qu'une privation de bien, un néant.

Conséquences: la LIBERTÉ DE L'HOMME; LE TEMPS ET L'HISTOIRE

- En affirmant la distinction de l'âme et du corps, SAINT AUGUSTIN ne répète cependant pas, après Platon, que le corps est une prison pour l'âme, car le corps, œuvre de Dieu, peut être gouverné par une âme raisonnable, mais non sans le secours de la grâce. Or, une action bonne et responsable doit être le fait de notre volonté libre. Si ce fait contredit la Providence toute puissante de Dieu, il faut entendre que Dieu prévoit nos actes comme libres. (Les difficultés théologiques et philosophiques qui résultent de ce problème et de la conception augustinienne de la grâce sont un des principaux thèmes de la pensée chrétienne, en particulier au temps de la Réforme et du Jansénisme).

- En affirmant que Dieu a créé le monde *ex nihilo*, saint Augustin déclare explicitement que Dieu a aussi créé le temps. Le temps est l'histoire de l'âme et, en général, de la création tout entière. Cette affirmation est à la base de la philosophie chrétienne de l'histoire, dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin et plus tard, par exemple, dans le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet. Elle a posé le problème de la philosophie de l'histoire en général qui se développera dès le 18^{ème} siècle. En effet, saint Augustin ne conçoit pas le temps à la manière des Grecs comme une succession de cycles, mais comme un déroulement toujours nouveau. Le temps a une signification que SAINT AUGUSTIN expose dans la *Cité de Dieu*.

F. Ferrier : *Saint Augustin* (QSJ ? 2468)

saint AUGUSTIN : *Confessions* (GF 21 */ *Points Sagesse* 31 / Folio)

L'INFLUENCE DE LA TRADITION PHILOSOPHIQUE GRECQUE AU DÉBUT DU MOYEN AGE

De CLÉMENT d'Alexandrie jusqu'à SAINT AUGUSTIN, puis jusqu'au 13^{ème} siècle, la pensée chrétienne a exprimé sa doctrine dans un cadre platonicien. L'indépendance de l'âme à l'égard du corps, parfois l'ascétisme qu'on pouvait en tirer, et surtout l'affirmation absolue de la transcendance de l'esprit paraissaient être, en effet, les éléments de la pensée grecque les plus favorables à l'expression de la vérité chrétienne selon la raison naturelle.

Les conceptions néoplatoniciennes permettaient de corriger ce que ce dualisme avait d'excessif: elles ménageaient des degrés entre le monde et l'absolu (par exemple dans la théologie mystique du pseudo **DENYS l'Aréopagite**, qui décrit les neuf Ordres des Cieux) et montraient les degrés que l'âme devait parcourir dans son éducation; elles exprimaient la présence de Dieu dans la création et permettaient de la reconnaître. On retrouvera plus tard de conceptions semblables chez SAINT BONAVENTURE (13^{ème} siècle) et chez de nombreux mystiques.

En même temps, le néoplatonisme et de nombreuses doctrines de PLATON et d'ARISTOTE étaient cultivés, avec les sciences (mathématiques, médecine), par les Arabes, notamment en Afrique du Nord et en Espagne. Le médecin **AVICENNE** (mort en 1037) et le philosophe **AVERROËS** de Cordoue (1126-1198) sont les plus célèbres penseurs arabes de ce temps. Le second, surtout, a repris entièrement et commenté la pensée d'ARISTOTE. En Espagne aussi, des philosophes juifs, par exemple **AVICEMBRON** et surtout **MAÏMONIDE** (1135-1204), renouelaient le platonisme - et l'aristotélisme également.

De Constantinople et aussi d'Espagne où les clercs allaient parfois étudier (par exemple Gerbert, qui fut vers l'an 1000 le Pape Sylvestre II), l'Occident recevait parfois des traditions philosophiques grecques qui contribuèrent à plusieurs véritables renaissances, au 8^{ème} siècle (Bède, Alcuin), au 12^{ème} siècle (à Chartres).

Mais ces influences restent fragmentaires, jusqu'au 13^{ème} siècle et jusqu'à la Renaissance proprement dite, aux 15^{ème}-16^{ème} siècles. Au début du Moyen Âge, tout ce que l'Occident connaît de la pensée antique se trouve chez les Pères de l'Église et dans des résumés de **BOËCE**, de **CASSIODORE** (5^{ème}-6^{ème} siècles), d'**ISIDORE de Séville** (6^{ème}-7^{ème} siècles), en latin. Cependant, pour la formation des clercs, la philosophie devient bientôt systématique et scolastique, c'est-à-dire destinée à l'enseignement dans les écoles. Elle constituera, dans les universités fondées dès le 12^{ème} siècle, le couronnement et la source des "Sept Arts libéraux" enseignés dans la "Faculté des Arts" ("Facultas Artium", "Philosophische Fakultät") ou faculté de ce que nous appellerions la "culture propédeutique". Ces Arts libéraux (dont la tradition fait remonter l'origine au polygraphe VARRON, 1^{er} siècle avant J.C.) sont, pour l'intelligence de l'Écriture et des Pères, le "*Trivium*": Grammaire, Rhétorique, Dialectique; puis, pour le rituel et le calendrier, le "*Quadrivium*": Arithmétique, Géométrie, Astronomie, Musique. Les Arts Libéraux et la Philosophie étaient des études préalables à la Théologie, au Droit ou à la Médecine.

M.R. Hayoun : Averroès (QSJ ? 2631)

M.R. Hayoun : La philosophie médiévale juive (QSJ ? 2595)

M.R. Hayoun : Maïmonide (QSJ ? 2378)

La querelle des Universaux

Dès l'origine, la philosophie scolastique établit ses arguments en suivant la logique d'ARISTOTE, connue en résumé par les écrits de BOËCE. (*L'Organon* même, traduit en latin, sera connu au 11^{ème} siècle). Mais sur quoi sont fondés les concepts les plus généraux, les "universaux" indispensables à la pensée ? Une petite "Introduction" (*Isagogè*) de PORPHYRE, que les clercs connaissaient, mentionnait la question sans la traiter. Aux 11-12^{èmes} siècles, ce problème divise la philosophie occidentale:

I. Les "**Réalistes**", saint Anselme, Guillaume de Champeaux, à la fin du 11^{ème} siècle, affirment, à la manière de PLATON, que les "universaux" existent réellement et qu'ils sont "avant" les choses sensibles (*ante rem*), cette antériorité étant pour ainsi dire logique plus que chronologique.

II. Les "**Nominalistes**" (Roscelin, à la même époque) soutiennent, comme les sensualistes de l'Antiquité, que les idées générales prétendues réelles ne sont que des noms (*universalia sunt nomina*), des souffles (*flatus vocis*), des étiquettes par lesquelles nous résumons les données des sens. Elles sont donc postérieures à notre expérience des choses (*post rem*), ce qui ne signifie d'ailleurs pas, pour ces penseurs, qu'elles ne résultent pas de la puissance de l'esprit qui les produit à partir de l'expérience.

III. Les "**Conceptualistes**", à la suite d'ABÉLARD (1079-1142) montrent que les universaux ne sont ni des Idées existant en elles-mêmes et transcendantes, ni de simples mots, mais les concepts que notre esprit tire des choses et qui sont effectivement fondés dans les choses (*in rebus*). Cette doctrine, qui eut un très grand succès, affirme la réalité et l'activité de la pensée.

Ce problème des universaux n'est pas propre à la pensée chrétienne médiévale; on le retrouve chez les Arabes; en Occident, le nominalisme jouera un grand rôle aux 14^{ème} et 15^{ème} siècles (OCCAM); il influencera Luther; on le retrouvera dans l'empirisme anglais, du 17^{ème} siècle à nos jours et dans de nombreuses conceptions modernes, positivistes ou non, souvent sous une forme plus radicale encore.

Le retour à Aristote

Outre ces problèmes, le besoin de preuves exactes pour soutenir sur le plan humain la doctrine de l'Église et la nécessité d'établir une relation entre la vie surnaturelle de l'Église et la nature, l'État, la société imposent de nouvelles exigences.

À la fin du 12^{ème} siècle apparaissent en Occident, après *l'Organon*, des parties de la *Physique*, de la *Métaphysique*, des *Éthiques* d'ARISTOTE qui avaient été traduites successivement du grec en arabe (parfois par l'intermédiaire du syrien) et de l'arabe en latin, et accompagnés de commentaires.

Ces textes excitent une grande curiosité. En fait, ARISTOTE:

- 1) établit solidement la réalité de Dieu, moteur transcendant, puisque "immobile", et cela à partir de la réalité du monde.
- 2) conçoit (par la théorie de la forme et de la matière) l'intimité de la relation du spirituel et du temporel, de l'âme et du corps, ce qui peut paraître s'accorder particulièrement avec la doctrine religieuse de l'incarnation.
- 3) ne sacrifie pas la réalité et la primauté du spirituel puisqu'il conçoit Dieu comme l'Intelligence qui se pense elle-même, et l'activité contemplative comme le but suprême de l'homme.
- 4) donne de la connaissance une doctrine naturelle qui satisfait le bon sens, en faisant de l'intellect passif une "table rase" sur laquelle viennent se graver les données des sens, d'où l'intellect actif abstrait les concepts.

Mais les commentaires étaient souvent étrangers à la pensée chrétienne, notamment ceux d'AUERROËS qui niait la réalité de l'âme immortelle. Et la doctrine d'ARISTOTE n'avait guère été jugée adéquate à la foi chrétienne:

- 1) Son Dieu est impersonnel; premier moteur ou fin suprême, puis intellect qui se pense lui-même, il paraît trop lointain pour être vraiment une Providence qui intervient.
- 2) La conception de l'immortalité de l'âme est tout à fait douteuse.

Devant l'impatience des clercs avides de trouver chez ARISTOTE des solutions nouvelles, l'Église interdit d'abord d'enseigner la *Physique* et la *Métaphysique* d'ARISTOTE (interdiction répétée par exemple dans les statuts de l'Université de Paris, au début du 13^{ème} siècle).

Toutefois, des esprits sûrs de leur foi tenaient précisément son contenu pour si vrai que la doctrine d'ARISTOTE ne pouvait la compromettre puisque ce contenu était spécifiquement chrétien. Au contraire, sur tous les points où l'accord était possible, il semblait que la doctrine d'Aristote fût la meilleure philosophie naturelle et profane, car elle rendait impossibles les dualismes hérétiques ainsi que les panthéismes, et elle permettait une explication de la nature qui semblait alors suffisante.

En cinquante ans, la renaissance aristotélicienne était accomplie: **ALBERT LE GRAND** (1206 ? -1280) l'avait entreprise d'abord avec audace; **GUILLAUME de MOERBEKE** avait traduit ARISTOTE du grec directement en latin; **SAINT THOMAS d'Aquin**, élève du premier et ami du second, avait commenté les principaux textes et incorporé la doctrine de celui qu'il nomme "le philosophe" (le philosophe par excellence, c'est-à-dire l'homme pensant par la seule raison naturelle et sans l'appui de la grâce et de la Révélation) à la pensée chrétienne.

Mais ceci est une autre histoire ...

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
Sources.....	1
Textes originaux	1
Témoignages indirects	1
Bibliographie	2
LES PHILOSOPHES PRÉSOCRATIQUES	3
1. Les premiers "Sages"	3
2. Les philosophes "Ioniens".....	3
3. Pythagore	4
La secte pythagoricienne	5
4. L'école d'Élée	5
Xénophane	5
Parménide	6
Zénon	6
5. Premières synthèses	6
Empédocle.....	7
Anaxagore	7
6. Les Atomistes	7
7. Conclusion	8
Bibliographie de poche	8
Les Sophistes	9
Protagoras d'Abdère (env. 485 - env. 411)	10
Gorgias de Léontinoi (env. 483 - env. 374).....	10
Prodicos de Céos (vers 465 - après 399)	11
Hippias d'Élis (vers 443 ? -)	11
Autres Sophistes	11
Thrasymaque de Chalcédoine	11
Antiphon le Sophiste.....	12
Lycophron	12
Critias.....	12

Conclusion	12
Bibliographie de poche	13
SOCRATE	14
Vie et œuvre.....	14
La méthode de Socrate.....	14
L'ironie	14
La maïeutique.....	15
Remarques.....	15
But de la méthode de Socrate.....	15
Bibliographie de poche	16
PLATON	17
Vie.....	17
Œuvres	17
A. Œuvres du début:.....	17
B. Œuvres de la maturité, où est exposée la théorie des Idées:	17
C. Dialogues dits "critiques", où la théorie des Idées est discutée et approfondie.	18
D. Œuvres de vieillesse:.....	18
Tradition et éditions	18
Les Problèmes de la réalité et de la connaissance au temps de Platon	18
La connaissance: théorie de la réminiscence	19
La réalité des Idées.....	19
Caractères des Idées. Problèmes que pose cette doctrine	20
Le Monde Intelligible et l'Idée du Bien.....	21
L'existence du monde sensible.....	21
Un réalisme des Idées	22
Nature et immortalité de l'âme.....	22
Destinée et éducation de l'âme	23
Âme et corps	23
Bibliographie de poche	23
ARISTOTE	25

Vie et œuvre.....	25
LA RÉALITÉ.....	26
Science et philosophie	26
Platon et Aristote	26
La puissance et l'acte.....	26
La Matière et la Forme.....	27
La Matière	27
La Forme	27
La réalité: le composé forme-matière	27
La cause efficiente	28
I. La nature et le mouvement.....	28
II. Le Premier Moteur.....	28
III. Application à la cosmologie	29
La cause finale	29
Dieu.....	29
L'ÂME	30
L'âme et la vie	30
La connaissance	30
Le problème de l'immortalité de l'âme.....	30
Les actions	30
Conclusion	31
Bibliographie de poche	32
LA PHILOSOPHIE À LA FIN DE L'ANTIQUITÉ	33
ÉCOLES DITES "SOCRATIQUES"	33
Les Mégariques ou l'Éristique (la discussion).....	33
Écoles morales	33
L'ÉCOLE CYRÉNAÏQUE ou HÉDONISTE.....	33
L'ÉCOLE CYNIQUE.....	33
Bibliographie de poche	34
LES GRANDES DOCTRINES MORALES	35
L' ÉPICURISME.....	35
Épicure (341-270)	35

Conception d'ensemble.	35
Physique	36
Morale	36
LE STOÏCISME.....	36
Physique	37
Morale	37
Bibliographie de poche	38
LE NÉOPLATONISME	39
Bibliographie de poche	40
LES SCEPTIQUES	41
Le scepticisme absolu : Pyrrhon	41
Le probabilisme	41
Arcésilas (315-240).....	41
Carnéade (214-126).....	41
Le phénoménisme	42
L'empirisme.....	42
La Philosophie grecque à Rome	43
Bibliographie de poche	43
La philosophie grecque chez les premiers penseurs chrétiens.....	44
Attitudes de la pensée chrétienne à l'égard de la philosophie.....	44
Saint Augustin (354-430)	45
La certitude de l'existence du sujet.....	45
L'existence de Dieu. La création	45
Conséquences: la liberté de l'homme	45
L'influence de la tradition philosophique grecque au début du Moyen Âge.....	46
La querelle des Universaux.....	47
Le retour à Aristote	47